

Québec français



Nouveautés

Number 132, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55644ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

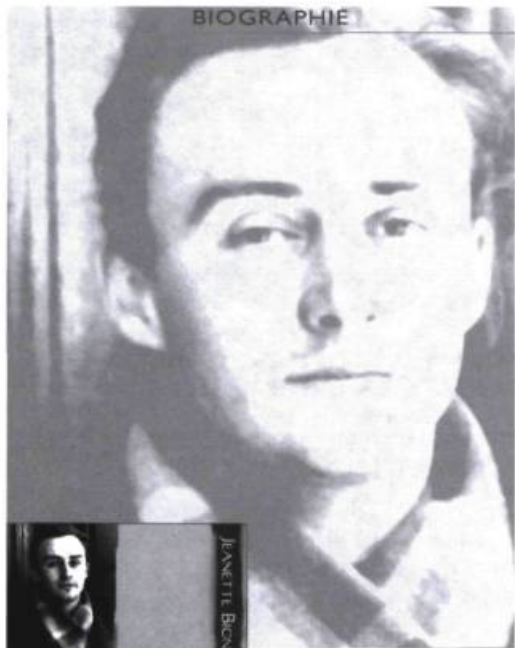
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2004). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (132), 4–22.

BIOGRAPHIE

**JEANETTE M. BIONDI***Pierre Gauvreau.*

Le jeune homme en colère
 Lancôt éditeur, Outremont
 2003, 479 pages

Orchestrée en trois temps,
 la colossale biographie de

Pierre Gauvreau, que signe Jeanette Biondi, s'harmonise au rythme de l'histoire culturelle du Québec, car Gauvreau fait sans contredit partie intégrante de l'évolution culturelle québécoise. Nul doute que l'auteure, qui connaît Gauvreau depuis la fin des années 60, occupait une place privilégiée dans les coulisses (ou à l'avant-scène) du parcours du peintre-réalisateur-écrivain pour en écrire avec justesse et minutie les moindres défaites ou victoires.

Né le 23 août 1922, le jeune Gauvreau fait ses débuts au cœur d'une famille éclatée qui vivra l'absence du père dès les trois ans du petit Pierre.

Famille éclatée certes, mais une famille de libres penseurs où les idées nouvelles et l'actualité culturelle animent joyeusement le quotidien : car Julienne Saint-Mars Gauvreau, mère de Pierre, « est une femme qui se veut moderne et qui adhère aux positions du mouvement féministe naissant ».

Complice de la première heure du mouvement artis-

tique qui généra en 1948 le célèbre manifeste du *Refus global* (aux côtés de son frère Claude et des Borduas, Riopelle et autres), Pierre Gauvreau persiste et signe des œuvres hors des normes esthétiques préconisées par l'École des Beaux-arts. Œuvres qui sont d'ailleurs affublées de titres déconcertants pour les critiques de l'époque : *Plaines démontables*, *L'homme sens contraire du vent*, *La cerise sur l'œuf* ou encore *Pulsion allègre grave, jaune, assoiffée*. Mais la carrière de Pierre Gauvreau évolue au gré de l'automatisme, et rien ne peut arrêter ses élans créateurs. En 1955 cependant, l'artiste ajoute une corde importante à son arc : « Alors que tous ceux qui considèrent Pierre Gauvreau comme l'un des meilleurs peintres de sa génération déplorent son absence des cimaises, celui-ci consacre désormais son énergie et sa passion à la télévision ». Impliqué dans cet art plus technique qu'est la réalisation, le talent d'écrivain de Gauvreau ne sera mis en évidence qu'avec trois séries télévisuelles, plus que populaires auprès de l'auditoire québécois : *Le temps d'une paix*, suivie plus tard par *Cormoran* et *Le volcan tranquille*.

Homme de conviction certes, mais homme de cœur aussi, Pierre Gauvreau unira son destin à trois femmes : Madeleine Arbour, Monique Lepage et Janine Carreau. La première de celles-ci lui donnera ses deux enfants : Martin et Annick. *Le Jeune Homme en colère* de Jeanette Biondi est aussi déchiré par plusieurs petits et grands drames, dont le plus cruel, survenu en juillet 1971, est celui de la mort tragique de son frère Claude, diagnostiqué schizophrène-paranoïaque depuis plusieurs années : « La mort de son frère [poète, qualifié de géant par les journalistes] provoque chez Pierre Gauvreau des remous si profonds qu'il ne pourra jamais exprimer la violence de cette perte ».

Riche de plusieurs photos de la vie et des œuvres de l'artiste, la biographie de Jeanette Biondi fait une nomenclature serrée, presque au jour le jour, du parcours de Gauvreau. Riche, parfois trop tant le contenu est détaillé, cette œuvre nous plonge directement, et avec ferveur, dans la problématique et les déchirements d'un automatiste engagé. Un contrat que Biondi a rempli avec brio et qui nous donne le goût de courir les expositions pour apercevoir ne serait-ce qu'un seul Gauvreau.

CHRISTINE DUFOUR

ESSAI

RACHEL BOUVET et BASMA EL OMARI (DIR.)*L'espace en toutes lettres*

Nota bene, Québec

2003, 306 pages

L'espace en toutes lettres rassemble quatorze textes écrits par des littéraires et des géographes. Première rencontre du genre au Québec, cet ouvrage collectif semble faire écho aux travaux de Bertrand Westphal sur la géocritique (*La géocritique mode d'emploi*) et de Kenneth White en géopoétique (*Cahiers de géopoétique*).

Il revient à Marc Brosseau, l'un des piliers de la critique géographique, de retracer l'histoire des échanges entre littéraires et géographes. Plus qu'une simple étude de l'espace littéraire, cette approche se réclame à bien des égards de préoccupations plus globales sur les rapports de l'homme et du monde. En témoignent les articles de Jean Morrisset et d'Éric Waddell, tous deux collaborateurs des *Cahiers de géopoétique*, pour qui « tous les peuples sont héritiers de l'imaginaire géographique de la terre ». D'autres articles, plus modestes et souvent plus pénétrants, s'attardent davantage aux modalités d'inscription du spatial dans le texte littéraire. Tandis que Rachel Bouvet demande « quels rapports unissent les cartes et les textes ? », Véronique Cnockaert analyse la représentation du jardin dans un roman de Zola et Pierre Rajotte questionne « l'espace dans le récit de voyage ». Il en résulte un regard multiple, interdisciplinaire, qui, sans prétendre au bilan, ouvre de nombreuses pistes de recherche pour les années à venir.

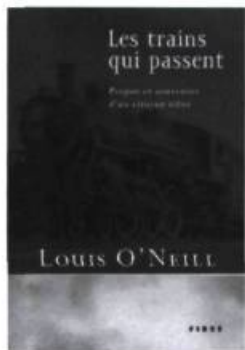
VINCENT LAMBERT

LOUIS O'NEILL*Les trains qui passent*

Fides, Montréal

2003, 141 pages

Les trains qui passent de Louis O'Neill, sous-titrés *Propos et souvenirs d'un citoyen libre*, font précisément défiler comme en un long travelling l'histoire moderne du Québec telle que perçue par un de ses actants qui fut Irlandais de naissance, prêtre par choix — il se laïcisa par la suite —, député et ministre sous René Lévesque, universitaire qui enseigna jusqu'à tout récemment la théologie. L'histoire d'un collectif au singulier est toujours inté-



ressante parce qu'elle est « honnête », aurait dit Montaigne. Cette lecture subjective a l'intérêt de mettre en valeur des articulations qui échappent parfois aux historiens de la « Grande Histoire ». Il est intéressant de voir ici comment le fils d'un chef de gare découvrait le monde – celui qui circule d'amont en aval, celui qui va aussi du giron familial au cercle microcosmique social – et devenait lentement fils du Québec.

À cet égard, chez O'Neill, la religion, avec son mode ancien ultramontain, est passée au crible sans ménagement. Celui qui avait choisi de devenir clerc séculier est très tôt marqué par l'œcuménisme et son ouverture au monde. Son statut clérical ne l'empêche d'ailleurs pas d'accéder à la modernité en même temps que le Québec de la Révolution tranquille et même avant. Le fils d'Irlandais devient député souverainiste et ministre de la Culture. La société québécoise progresse ainsi par étapes forcées : ses nouveaux professeurs d'université sont souvent récemment issus de la classe ouvrière ou agricole ! Qui parlera ici d'une société frileuse et fermée ?

Il est donc intéressant de monter dans « les trains qui passent » pour découvrir l'angle de vision d'un esprit libre qui n'a pas hésité, bien à ses risques, à dénoncer Duplessis ou à quitter sa fonction sacerdotale pour prendre femme et donner une descendance. Il se peut, bien sûr, que ce livre ne plaise pas à ceux qui se disent athées militants tout comme il dérangera les vieux croûtés d'une pratique religieuse cabalistique. Les autres y trouveront originalité du point de vue, esprit dans la belle écriture. Ils se demanderont peut-être aussi quelle est cette Institution qui largue des hommes de foi comme Louis O'Neill parce qu'il a, à un moment crucial de sa vie, renoncé au célibat.

ANDRÉ GAULIN

RENÉE ROBITAILLE

Un regard sur les recruteurs d'imaginaire. Carnet d'une jeune conteuse

Planète rebelle, Montréal
2003, 87 pages

Le *Carnet d'une jeune conteuse* retrace deux histoires du conte au Québec : d'un côté, il est question de la création et du développement des *Dimanches du conte*, qui sont tenus à la brasserie du Sergent recruteur de Montréal. De l'autre, l'auteure expli-

que son propre parcours de conteuse. Ces histoires en parallèle se fondent autant sur l'expérience personnelle de l'auteure comme auditrice et conteuse professionnelle que sur les entrevues et la recherche qu'elle a effectuées dans le cadre d'une maîtrise en communication portant sur le renouveau du conte au Québec.

Bien que le livre apparaisse comme un bref aperçu de l'évolution du conte depuis les années 1990, il apporte un nombre suffisant d'éléments pour créer un intérêt important pour cette tradition et son évolution. Étant centré sur un lieu – le Sergent recruteur – et donc sur une façon particulière de faire et de penser, l'essai laisse le lecteur sur sa faim de connaissances, mais lui suggère de manière simple et efficace une réflexion critique sur l'état et l'avenir du conte. L'enthousiasme grandissant pour les soirées de contes popularise les valeurs communautaires et communicationnelles, qui contrastent avec la froideur et l'individualisme urbains. Néanmoins, les foules croissantes qui assistent aux *Dimanches du conte* rendent l'événement hebdomadaire moins convivial. La magie des interrelations entre l'auditoire et les conteurs s'efface pour faire place aux sages rangées de chaises et aux appareils qui télédiffusent les spectacles au deuxième étage de la brasserie. Comment réactualiser et réorienter une tradition sans chuter dans une consommation « capitaliste » et impersonnelle du conte ?

La conteuse, qui a déjà publié les *Contes coquins pour oreilles folichonnes* (Planète rebelle, 2000) et qui est reconnue comme une conteuse en plein essor à l'échelle internationale, démontre aussi la difficulté d'être jeune et, de surcroît, d'être une femme dans le domaine du conte, en particulier en Europe. Selon l'auteure, l'enracinement profond du conte dans la jeunesse francophone doit passer par la reconnaissance du métier de conteur, par de meilleures conditions financières et par un compagnonnage entre les pays. Conter est un acte de communion pour l'auditoire et le conteur, mais devrait aussi être une expérience de solidarité et de partage pour les conteurs de diverses parties du monde et de générations différentes.

Le *Carnet d'une jeune conteuse* se présente donc comme une réflexion documentaire qui tente de réconcilier la tradition et le renouvellement du conte au Québec et dans la Francophonie. Les quatre chapitres qui forment le livre

rapportent de manière simple et précise les débuts du conte au Québec afin d'expliquer le contexte dans lequel les *Dimanches du conte* sont apparus, et amènent le lecteur jusqu'à l'actualité du conte, qui hésite entre la popularisation et la convivialité. Le témoignage individuel de l'auteure soutient et prouve les éléments d'information fournis dans l'essai. La lecture du *Carnet* nous invite non seulement à réfléchir à la nouvelle réalité du conte, mais aussi à nous initier à la magie des soirées de contes. Qui sait : à l'instar de Renée Robitaille, l'auditeur deviendra peut-être conteur...

NATHALIE COURCY

PIERRE VADEBONCOEUR

Le pas de l'aventurier

Presses de l'Université
de Montréal, Montréal
2003, 114 pages

Vadeboncoeur lit Rimbaud. Il prête l'oreille, après bien d'autres, à son silence. Il cherche à entendre ce qu'il y aurait, dans son silence, que ce dernier n'a pas dit, ou pas voulu dire, ou n'a pas cru bon de dire. Il spéculé en liberté, comme on improvise une « partition », sur le sens qu'a eu pour le négociant de Harar d'avoir non seulement renoncé à la poésie, mais de lui avoir tourné le dos, totalement et pour toujours. « Je ne m'occupe plus de ça », a écrit Rimbaud. C'est le point de départ de Vadeboncoeur.

De cette méditation émane un charme profond, à la fois poignant et prenant, qui tient sans doute à l'aspect énigmatique de son sujet, et à l'intelligence de Vadeboncoeur, à sa culture, à la qualité d'une langue riche, juste, dense. Ce charme tient beaucoup aussi à ce qu'il ne s'agit pas ici d'un professeur, d'un critique, d'un préfacier qui laisse tomber *ex cathedra* des formules péremptives, catégoriques, définitives, mais d'un être humain-lecteur qui avec respect, humilité, générosité et extrême attention s'approche à petits pas d'un être humain-Rimbaud.

Le lecteur est invité lui aussi dans ce tête-à-tête. Il en fait pour ainsi dire partie. On est en quelque sorte vis-à-vis du Rimbaud de ce texte comme vis-à-vis de Vadeboncoeur-lecteur, à « hauteur d'homme », pour reprendre une expression qui a connu récemment son heure et demie de célébrité.

Le texte emprunte le parcours libre et un peu sinueux d'une conversation de soi à soi, parcours que le style de l'essayiste épouse par son phrasé tan-

tôt en lacets qui cherchent à capter l'insaisissable ou l'indicible, tantôt haché, abrupt, avec des virages brusques et des chutes, tantôt plus ample : une phrase en liberté, incertaine d'elle-même, à l'image de la réflexion qu'elle exprime, ignorante, si l'on peut dire, de son point final, comme la réflexion l'est de son objet. Et tout cela, charme suprême, sur un ton d'intimité comme d'un entretien nocturne à la lueur d'une faible lampe.

À travers Rimbaud, à travers son œuvre, comme de son renoncement brutal et définitif à la littérature, Vadeboncoeur veut « voir d'abord jusqu'où on peut aller dans la conjoncture à ce propos, qu'est-ce qui explique la persistance du choix qu'a fait Rimbaud, quel est le sens de la contradiction où il s'était trouvé, qu'est-ce qui tout au fond est rejeté et ce qui y est substitué ».

Dans le procès que l'on ne cesse de faire à la littérature depuis au moins Baudelaire, Vadeboncoeur se demande quel réquisitoire sans appel dissimulerait le silence de Rimbaud : la littérature n'est-elle au fond qu'imposture, mensonge, promesse vide, vaine quête de l'absolu, rhétorique enivrante ou consolante, délicate complaisance de soi ou du néant ? Ou encore jeu d'esprit ou de salon mondain ? Ou institution qui se nourrit de ses propres diplômes et écrase de commentaires des œuvres que plus personne ne lit vraiment ?

Vadeboncoeur écrit du même soufflé des pages magnifiques sur le problème de la vérité ou de la sincérité en littérature, et sur la dimension du « cœur », de « l'humain » dont l'absence chez Rimbaud expliquerait peut-être qu'il n'a pu continuer d'écrire. En somme, son Rimbaud, à travers bien d'autres conjectures, aurait percé le mensonge qu'est toute littérature, et serait parti à la recherche d'une « réalité » que cette dernière ne pouvait lui offrir.

Entre l'indicible du poème et le foisonnement du commentaire auquel il donne lieu, Vadeboncoeur s'interroge sans conclure sur le mystère qu'est toute parole. Le pas de l'aventurier apparaît comme le livre d'un homme qui se demande souvent pourquoi il cède encore aux prestiges de la littérature, à propos d'un homme qui, lui, avait tourné le dos une fois pour toutes à tout « ça ».

C'est un très beau livre, qui se partage peu, de sorte que c'est à chacun d'y aller voir. Il a reçu le Prix de la revue *Études françaises* 2003, afin de « souligner la contribution d'un auteur important à la réflexion en littérature ».

ALAIN RATHÉ

ÉTUDE

GÉRARD BOUCHARD

Les deux chanoines

Boréal, Montréal

2003, 314 pages

Même s'il a prétendu ne pas rechercher la gloire littéraire, Lionel Groulx a été très soucieux de perpétuer sa mémoire. Non seulement a-t-il conservé toute sa correspondance, mais il a laissé un journal intime et publié des mémoires. Il a ainsi imposé une interprétation personnelle de sa carrière. Mais cette volumineuse documentation peut être interprétée de plusieurs façons, comme l'ont montré Jean Éthier-Blais, Esther Delisle, Pierre Hébert et Marie-Pier Luneau. Gérard Bouchard ne prétend pas apporter une nouvelle réponse dans son ouvrage, *Les deux chanoines*, mais il entend poser la question de façon différente. Comment interpréter les contradictions permanentes que l'on relève dans le discours de Groulx ?

Dans un premier temps, Bouchard étale de façon systématique les principales questions qu'a soulevées le nationalisme. Le constat qu'il tire de cette lecture alarme le lecteur, remettant en question la façon dont il doit apprécier Groulx. Personne jusqu'à présent n'était parvenu à faire une lecture aussi extensive des écrits groulxien : histoire, conférences, discours, articles, romans, contes, mémoires, correspondance. Tous les écrits, publics comme privés, sont appelés à la barre. Seule l'informatique aura permis d'en faire autant. Dans un second temps, Bouchard tente une explication. Plusieurs hypothèses s'offraient à lui : cet illogisme dépend-il de la personnalité de l'abbé ? Se conforme-t-il à des circonstances particulières ? Ou son système de pensée est-il défectueux ? L'auteur aurait pu retenir les trois, car le chanoine, comme l'ont montré Marie-Pier Luneau et Pierre Hébert, a une personnalité complexe. Il ne recule pas devant certaines duplicités pour mieux défendre sa cause. Il aurait également pu évoquer les circonstances dans lesquelles tel

discours ou telle conférence ont été prononcés. Il est évident que l'orateur ne parlait pas exactement de la même façon quand il s'adressait aux Franco-Américains, aux Acadiens ou aux Québécois. De plus, les écrits privés, comme la correspondance ou le journal intime, n'ont pas la même valeur que les écrits publics. Comme le soutenait Luther, un oui privé n'équivaut pas à un oui public. Mais Bouchard refuse de se laisser captiver par la personnalité de Groulx. À ses yeux, la question ne concerne pas l'individu, mais la collectivité. Comment se fait-il que le plus brillant penseur de la première moitié du xx^e siècle ne soit pas parvenu à respecter la logique fondamentale ? Le contexte socio-politique dans lequel Groulx évoluait l'empêchait de se conformer à une logique stricte. L'identité mal définie des Canadiens français l'obligeait à des compromis et même à des contradictions. Comme l'affirme à la blague Yvon Deschamps, il était pour un Québec indépendant dans un Canada uni. D'après Bouchard, la polyvalence identitaire nuirait à l'élaboration d'un système cohérent de pensée. L'œuvre de Groulx en serait la meilleure preuve. *Les deux chanoines* apporte ainsi un soutien à l'idée que Jean-René Plante avait défendue dans sa thèse « L'échec de la littérature québécoise au xix^e siècle. Les Anciens Canadiens » comme révélateur de la problématique littéraire québécoise de l'époque (thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 1982). Les divers auteurs auraient échoué dans leurs tentatives de concevoir un monde dont l'identité était incertaine.

MAURICE LEMIRE



FRANÇOISE LEPAGE (DIR.)

La littérature pour la jeunesse 1970-2000

Fides, Montréal

2003, 347 pages

Voilà enfin un ouvrage d'une grande qualité qui offre, par ses textes fouillés et variés, un nouveau regard sur la littérature québécoise pour la jeunesse. L'ouvrage a été dirigé par la très respectée Françoise Lepage, qui y signe un article sur l'album illustré et, plus particulièrement, sur l'évolution de l'image dans l'album depuis 1970.

Cet article ouvre la porte à des textes très différents l'un de l'autre, par des chercheurs qui explorent des avenues encore peu connues de la littéra-

ture pour la jeunesse. On pense ici d'abord à Claire Lebrun, qui traite avec rigueur de la science-fiction au féminin, soulignant au passage la présence de femmes dans le domaine depuis les débuts de la science-fiction québécoise pour la jeunesse ; à Sylvain Lemay qui jette, quant à lui, un regard historique sur la bande dessinée, un domaine très peu connu encore ; à Hélène Beauchamp, qui s'intéresse à l'adaptation des genres littéraires pour la scène du théâtre jeunesse ; à Lucie Hotte et Véronique Roy, qui explorent l'homme en devenir ou l'apprentissage de la vie dans les romans de Doric Germain, auteur pratiquement inconnu au Québec. Danielle Thaler nous plonge pour sa part au cœur même de l'existence du roman pour adolescents en explorant le monde de l'adolescent tel qu'il est présenté dans trois romans de Michèle Marineau, en l'occurrence la série « Cassiopée » et *La route de Chlifa*. Sa réflexion porte à croire que l'adolescent présenté avec le personnage de Cassiopée est un être centré sur lui-même, n'ayant à peu près aucune cons-

science de la société dans laquelle il évolue, alors que dans l'autre roman, l'adolescent s'ouvre à l'Autre, se détache du « moi narcissique » présent dans trop de romans pour adolescents. Plusieurs autres textes sillonnent l'ouvrage qui compte en tout quatorze articles. Une annexe, qui comprend une rétrospective du marché du livre depuis 1990, signée Édith Madore, et une bibliographie détaillée de la critique par John Hare, terminent l'ouvrage.

En somme, mis à part quelques textes plus hermétiques en raison de leur terminologie ardue (je pense ici aux textes de Johanne Prudhomme et de Luc Bouvier), les textes proposés sont, pour la plupart, accessibles et fort intéressants pour quiconque veut en savoir plus sur les différents aspects moins connus de la littérature pour la jeunesse.

MARIE FRADETTE

JOURNAL

BRUNO ROY

Journal dérivé

Tome I, La lecture 1974-2000
XYZ éditeur, Montréal
2003, 225 p.

Bruno Roy entreprend, avec son *Journal dérivé*, le bilan de sa relation avec les mots et avec les livres. Le texte est construit comme un journal, avec des entrées qui s'agencent selon une séquence chronologique, et qui indiquent toujours le lieu de l'écriture. *Journal dérivé*, parce qu'il s'agit d'un journal reconstitué essentiellement à partir de lettres envoyées par l'auteur, que des notes et extraits divers viennent compléter. Trois autres volumes sont prévus, dans lesquels Roy entend livrer ses propos sur l'écriture, sur la politique et sur le privé.

Le premier tome, *La lecture*, donne toute la mesure du projet. On voit y défilier les nombreux auteurs qui, par



**AURÉLIEN BOIVIN et
GWÉNAËLLE LUCAS (DIR.)**

*Marie Le Franc. La rencontre
de la Bretagne et du Québec*

Nota bene, Québec

2002, 160 pages

Coll. « Cahiers du Centre de recherche
en littérature québécoise », n° 29

Bercée par la mer et enchantée par la forêt laurentienne, Marie Le Franc a autant écrit sur la Bretagne que sur le Québec, provinces qui se sont unies aujourd'hui pour redécouvrir cette auteure déchirée entre deux patries.

Le premier colloque qui lui était consacré, le 30 mai 2001 à Sarzeau, a entraîné cette publication constituée de cinq études essentielles.

Beaucoup s'entendent pour dire que l'œuvre de Le Franc met en scène les gens humbles de la Bretagne et du Québec. C'est ce qu'illustre Marie-Renée Martin-Rouxel, en même temps qu'elle esquisse le parcours de l'écrivaine. Dans leurs articles respectifs, André Gaulin, Gilles Dorion et Aurélien Boivin font aussi au passage mention de ce fait. Gaulin présente le réseau d'images de Marie Le Franc. Il décrit plus précisément la lutte entre le corps et l'âme dans les deux premiers recueils de poésie, qui dialoguent, se complètent et s'opposent. Dorion se penche sur la thématique du regard, qui prend une importance singulière, voire symbolique, dans *Grand-Louis l'innocent*. C'est l'œil qui découvre les personnages, les paysages. La présence de la nature est d'ailleurs incontestable dans les textes de Le Franc puisque plusieurs études la soulignent. Boivin, tout en établissant des liens avec l'œuvre de Louis Hémon, montre, dans les romans du cycle canadien de l'auteure, la place de la forêt, qui devient un personnage ou à tout le moins un élément avec lequel il faut nécessairement compter.

Gwénaëlle Lucas étudie pour sa part la correspondance de Marie Le Franc qui, pour garder contact avec le milieu littéraire de Montréal, entretient des relations étroites entre autres avec Victor Barbeau et Rina Lasnier. Dans cette correspondance, vue comme lieu de sociabilité, l'ennui et la solitude de l'auteure sont mis à jour.

Marie Le Franc. La rencontre de la Bretagne et du Québec, publié sous la direction d'Aurélien Boivin et de Gwénaëlle Lucas, s'adresse à un large public. Toute personne qui souhaite approfondir la vie et l'œuvre de Le Franc peut y trouver de multiples pistes de réflexion, en particulier grâce à la chronologie et à la bibliographie, instruments de recherche substantiels, dont est doté l'ouvrage. En somme, les articles ici réunis s'avèrent indispensables à la compréhension de la trajectoire et de l'écriture de Marie Le Franc. Il reste désormais à replacer cette écrivaine dans le contexte plus global de la vie littéraire québécoise et bretonne des années 1910 à 1950. La vaste étude de Lucas, actuellement en préparation, s'y adonnera très probablement.

KATHLEEN TOURANGEAU



leur œuvre, ont accompagné Roy depuis 1974, à Roxboro ou au Lac Baker (N.-B.), ses deux points d'ancrage. Il lit des romans et de la poésie surtout, ratisant large, curieux de tout, mais néanmoins attaché particulièrement à certains auteurs, comme Denise Boucher ou encore Jean-Pierre Guay, dont le *Journal* a, depuis bientôt vingt ans, indisposé beaucoup de ceux qui n'ont pas aimé s'y retrouver. Roy, tout en restant critique, demeure dans ces pages le meilleur défenseur de Guay, en qui il voit un grand écrivain. S'il a ses auteurs de prédilection, il y a aussi certains su-

jets qui le touchent plus particulièrement : par exemple, il est souvent ému par les œuvres qui parlent de l'enfance blessée. La forme choisie lui permet de livrer des commentaires ou des analyses sur le mode subjectif, dans des pages qui n'en sont pas moins pertinentes parce que personnelles. C'est d'ailleurs cet aspect du livre qui le rend intéressant : un observateur privilégié de notre monde littéraire, à la fois écrivain et créateur militant, livre ses impressions, ses bonheurs comme ses déceptions sur les livres d'auteurs qui parfois sont des amis, d'autres fois des gens admirés de

longue date, ou encore des inconnus qui lui font apprécier le plaisir de la découverte.

Dans sa perspective chronologique, *La lecture* nous dresse un portrait de la littérature québécoise du dernier quart de siècle. Mais le livre peut aussi se lire en pièces détachées, dans le désordre, puisque chaque entrée nous invite à pénétrer dans l'univers d'un auteur en particulier. Le grand mérite de ce premier volume du *Journal dérivé* de Roy, c'est que les propos qu'il y tient nous donnent souvent envie d'aller lire ou relire l'œuvre dont il nous a parlé.

GILLES PERRON

NOUVELLES



ANDRÉ BERTHIAUME

Les petits caractères

XYZ, Montréal

2003, 129 pages

Après un silence d'une douzaine d'années – le dernier recueil d'André Berthiaume, *Presqu'îles dans la ville*, remonte à 1991 –, voici un livre qui regroupe vingt et une nouvelles, dont trois seulement n'avaient pas vu le jour dans des re-

vues (XYZ, *Le Sabord*, *Stop*, *Moebius*, pour l'essentiel), écrites entre 1987 et 2003. Le lecteur qui s'attend à des variations importantes dans les propos, les formes, la voix narrative ne sera pas déçu : entre « Altitude » et « Un mois de rêve », par exemple, le seul lien me semble l'élégance de l'écriture (qui ne se dément à aucun moment : ce n'est pas un hasard si Berthiaume se situe au premier rang des nouvellistes québécois). Le premier texte est comprimé comme un télégramme, avec de fréquentes références intertextuelles, d'une rare complexité. Il ne se lit pas rapidement, il faut plutôt le déguster afin d'en absorber le contenu, vingt-cinq ans d'une vie, qui connaît sa « chute » dans la dernière phrase, terrible, tombant comme un couperet. Le deuxième est encore plus dense, des notes jetées sur les pages d'un calepin ou d'un agenda, laconiques, sévères presque, où le lecteur doit compléter les espaces vides, jetant un pont à la poésie comme dans cette entrée : « Quartier de lune noire. La tendresse lasse qui vacille de la paupière au front. Belles blessures blêmes ». Là encore, la lenteur dans la

lecture est de mise. Ces textes ne se dévorent pas, ils demandent du temps.

Comme dans tout recueil de nouvelles, certains textes nous interpellent plus que d'autres. J'avoue avoir été littéralement soufflé par le premier, celui qui donne le titre au livre, avec ses deux voix, l'une au repos, en sécurité, l'autre en pleine guerre civile dans ce que fut la Yougoslavie, avec une chute comme on en voit peu, à partir d'une photo. C'est là où se situe la plus grande force peut-être de Berthiaume : au-delà de l'imagination, une faculté d'observation hors pair, la précision du détail, infime d'abord, mais qui prend sa mesure dans un ensemble hautement structuré, solidifié, établissant ses liens avec chaque élément du texte. Cette nouvelle, mise à côté d'une autre, co-casse cette fois, « Les déboires d'une reinette », la plus longue du livre, fait comprendre que, dans une écriture aussi sophistiquée que celle de Berthiaume, rien n'est laissé au hasard : impossible de sortir une seule phrase du texte, il s'écroulerait.

Mises en situation rapides, dessin des personnages en quelques traits sûrs, chute vertigineuse : c'est tout l'art du nouvelliste. Mais aussi la maîtrise de l'alignement de scènes minuscules, comme dans « Ce bleu, ce blanc », à un rythme presque affolant, où les souvenirs d'un voyage en Grèce tournent autour de la perte d'une pellicule et tout cela, en moins de trois pages. Ou la rapidité dans la lenteur de « Le jour du saigneur », une autre suite de scènes brèves pendant que le corps d'une femme tombe devant les fenêtres de ceux et celles qui ont fermé les yeux devant la violence conjugale.

Ces nouvelles sont des exemples parfaits du « petit genre », si difficile à

maîtriser : ni la langue ni la structure ne permettent la moindre erreur ; tout doit concorder afin que le lecteur reçoive, contrairement au roman, ce coup de fouet si caractéristique de la nouvelle. Il sait qu'il viendra, il sait quand, mais pas comment. *Les petits caractères* nous mettent aux aguets, nous inquiètent pour la suite. D'une nouvelle à l'autre, le livre nous pousse à poursuivre par sa cohérence thématique, tout en nous invitant à l'arrêt. Il faut relire les textes pour bien saisir non pas l'intrigue – elle est souvent négligeable – mais pour y admirer ces tranches de vie multicolores, aux fils mêlés en apparence seulement, tissés d'une main dont l'habileté nous laisse perplexes. À lire, absolument.

HANS-JÜRGEN GREIF

OOK CHUNG

Contes Butô

Boréal, Montréal

2003, 157 pages

Dans son deuxième recueil de nouvelles – le premier, *Nouvelles orientales et désorientées*, date de 1994 – Ook Chung semble vouloir puiser dans ses origines, en partie du moins : des sept textes, dont deux peuvent se lire comme des romans brefs, quatre font référence à l'Extrême-Orient, avec des personnages que leur condition, médicale ou psychologique, condamne à une solitude pire encore que celle d'une prison. Dans son roman *L'expérience interdite*, paru plus tôt cette année, Chung avait mis en scène des écrivains engagés par un fou sur une île philippine, une construction romanesque audacieuse malheureusement empreinte d'un calcul trop appuyé, où l'émotion des engagés était escamotée par une

foule de trames narratives. Dans ses *Contes Butô*, Chung resserre l'action autour d'un seul héros, revenant ainsi à l'un des principes de la nouvelle classique.

Le recueil s'ouvre sur un texte étonnamment faible, celui de la femme d'un lutteur de sumo, qui donne naissance à deux petits lutteurs, entrelacés comme pour s'affronter dans un match à venir. Faible, parce qu'il reprend de manière diluée un vieux sujet dans la littérature, celui du déterminisme (pensons seulement à la nouvelle/dialogue semblable, mais combien plus amusante et politiquement percutante de Kurt Tucholsky), platement repris ici. L'étrangeté du lutteur, venu d'Hawaï, reste en surface, ne donne pas au texte une dimension qui aurait pu le rendre inquiétant. Dommage qu'il n'ait pas été éliminé par l'éditeur et remplacé par le deuxième, « Leçon d'orientation », emblématique tant pour l'œuvre de l'auteur que pour le reste du recueil. Dans ce texte, un homme vivant en Occident est affligé d'une mystérieuse maladie qui l'oblige à vivre à l'envers, tête en bas. Quand il effectue un voyage en Orient, il y découvre des gens « dont les visages auraient pu être ceux de [ses] parents, de [ses] frères et sœurs, [qui] marchaient tous à l'envers et parlaient une langue [qu'il] ne comprenai[t] plus, [qu'il] avait[t] oubliée ». C'est le monde à l'envers de celui qui change de sphère, dont les racines poussent dans un air ne les nourrissant pas, qui n'est bien nulle part, assis entre deux chaises : le dilemme de l'émigrant/immigrant, à l'identité à jamais indécidable, dans un monde littéralement pervers.

C'est là où ce recueil prend son sens : dans l'inversion, la perversion. S'effacent devant « L'amant des ombres » deux textes très réussis, le premier mettant en scène un enfant vieillissant à un rythme effarant, le deuxième, une jeune femme atteinte du syndrome de Tourette, deux malades incurables, condamnés à rester enfermés dans une bulle, une bouteille de verre comme le narrateur de *L'expérience interdite*, dans leur condition incroyablement proche d'un cauchemar kafkaïen. C'est le cas de Tiburce, (anti)héros de « L'amant des ombres », écrivain sans succès, amoureux de l'om-



bre des femmes, impuissant devant leur chair. Dans ce petit roman racontant les différentes expériences de Tiburce, nous assistons à la lente décomposition du personnage. Le même phénomène est repris dans les récits que donnent trois « stragglers », ces soldats japonais perdus au fond de la jungle, ignorant la fin de la guerre. C'est le monde qui pervertit la vie

de ceux qui sont différents, portent les marques de leur singularité, sont punis parce qu'ils refusent de porter le masque de la normalité. Comme l'albinos coréenne de la dernière nouvelle, presque un conte qui rappelle, dans le ton, le deuxième des *Trois contes flaubertiens*, moins surchargé d'adjectifs que les autres nouvelles – un défaut déjà relevé dans les autres livres de l'auteur.

Ces variations sur un même thème n'ont rien de nouveau ni de bien inquiétant ; l'unité du recueil n'est pas atteinte uniquement par la solitude des personnages, mais par la cruauté de la communauté à leur égard, l'absurdité de l'existence où l'individu pose des questions au monde qui ne donne jamais les bonnes réponses.

HANS-JÜRGEN GREIF

JEAN PELCHAT

Un cheval métaphysique

XYZ éditeur, Montréal

2003, 216 pages

La lecture du recueil de nouvelles *Un cheval métaphysique* de Jean Pelchat est une expérience assurément déconcertante, même pour un lecteur averti : « Ne cherchons pas une belle histoire dans cet ouvrage : aucune ne saurait l'être » (p. 11). Comment réagir devant une telle remarque, à la fois arrogante, piquante et contrariante : en fermant immédiatement le livre ou en poursuivant tout naturellement la lecture ? Double impasse ! Bien sûr, nous aurons inévitablement le goût de vérifier par nous-mêmes la justesse de cet avertissement, ce qui nous empêchera dès lors de refermer l'ouvrage en toute tranquillité. Or, il semble que poursuivre « normalement » la lecture d'un recueil qui se trouve « dans l'antichambre de la tradition » (p. 11) est tout aussi impossible.

Certes, si la « chevauchée » de ce recueil plutôt macabre n'est pas de tout repos, il ne s'avère guère plus facile d'en commenter l'écriture, le style, l'itinéraire ou le genre. Illisible pourrait-on dire, *Un cheval métaphysique* manque de ressort dramatique et ne présente à proprement parler aucune intrigue. Aux frontières du réalisme, du fantastique, de la science-fiction, voire de l'absurde, cet ouvrage aux accents philosophiques multiplie les références à la littérature, au cinéma, aux arts, à l'architecture, au théâtre et à la musique, si bien qu'il nécessite une lecture plus que vigilante afin d'en saisir (si cela est possible) toutes les subtilités. Ainsi étourdi par le tourbillon des mots – confirmant assurément l'érudition de Pelchat –, le lecteur est dérouter dès le commencement et la suite du recueil ne lui offre rien de plus rassurant en éliminant tous les repères auxquels il pourrait se rattacher. Ni roman ni essai, ces nouvelles – ou ces travaux, comme les nomme Pelchat – se révèlent plus, sous le regard critique de l'auteur, un « fablier » qu'un recueil et participent sans contredit à cette vague contemporaine du métissage.

Mais que nous raconte exactement Pelchat ? Il s'agit là d'une excellente question à laquelle je ne trouve malheureusement aucune réponse satisfaisante dans la mesure où c'est précisément un sentiment de néant qui prime au moment de refermer le livre. Déjà annoncé dans le titre par le terme « métaphysique », cet effet de vide résulte sans contredit de l'écart entre le degré d'abstraction des réflexions et l'expérience sensible du lecteur. Cela dit, malgré le talent et le savoir-faire de Pelchat, car il faut bien reconnaître dans ses expérimentations quelques tours de main fort impressionnants, le résultat d'ensemble demeure somme toute peu séduisant. Authentique dans sa visée, *Un cheval métaphysique* n'a effectivement rien d'un « petit livre agréable » (p. 11). L'auteur nous avait prévenus.

NANCY JOLICŒUR



JEAN PIERRE GIRARD*J'espère que tout sera bleu*

Québec Amérique, Montréal

2003, 131 pages

Coll. « Littérature d'Amérique »

Jean Pierre Girard est certainement l'un des nouvellistes les plus connus des années 1990 ; ses quatre recueils

(*Silences*, prix Adrienne-Choquette de la nouvelle, *Espaces à occuper*, *Léchées, timbrées et Hair ?*) ont confirmé une voix nouvelle et singulière, où le discours intérieur des personnages, leurs tourments et leurs incertitudes prennent une place déterminante dans l'économie des textes. De ce point de vue – et en regard de la production nouvellière québécoise –,

J'espère que tout sera bleu révèle une maturité de l'écriture qui se sent par le juste arrimage entre la

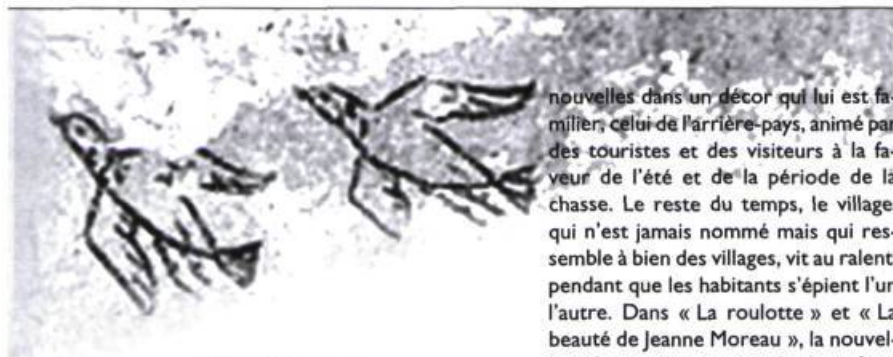
briveté du genre et la profondeur de la réflexion.

Trois traits caractérisaient la production antérieure de Girard : la liberté de sa prose, l'exploration intérieure des personnages et la capacité d'utiliser des moments tragiques pour révéler un aspect du genre humain. Tous trois sont ici exploités à fond – d'où le commentaire fréquent que ce recueil constitue une sorte de bilan de sa carrière de nouvelliste, de somme de sa pratique du récit bref. Les nouvelles sont ici comme avant explicitement narrées : le narrateur prend une place déterminante, même s'il est souvent extérieur aux événements rapportés (pensons à ces parenthèses nombreuses commentant avec distance la réaction d'un personnage ou les circonstances d'un événement). Il n'étonne guère que les événements soient déclassés au profit de leur perception par les personnages, au profit des sensations de ces derniers – l'action en elle-même tient un rôle bien secondaire. La profondeur des

textes provient de cette capacité de rendre la complexité psychologique des protagonistes, lesquels sont parfois soumis à des circonstances accablantes, tragiques : de la mort du conjoint (« Voir l'homme que j'aime respirer pour la dernière fois ») à la funeste rencontre d'une fillette et d'un homme cinglé (« Le clown et l'enfant »), ce sont de tels événements qui forcent la plongée dans l'intériorité des personnages. Ailleurs, le déclencheur sera plus anodin, plus banal, mais ouvrira une brèche dans une quiétude cachant un malaise ancien (« La compagnie des réverbères », « Le donateur »).

Maniant avec agilité une langue parfois crue mais souvent colorée et libre, Girard semble véritablement à son aise dans le récit bref. Avec un sens du titre qui réjouit, il nous offre un aperçu de la variété de ses réalisations tout en poussant un cran plus loin son exploration des possibilités du genre de la nouvelle.

RENÉ AUDET

**LISE TREMBLAY***La héronnière*

Leméac, Montréal

2003, 108[2] pages

Après trois romans remarquables, dont *La pêche blanche*, prix du CRSBP du Saguenay-Lac-Saint-Jean, et *La danse juive*, Prix du Gouverneur général du Canada, Lise Tremblay publie un recueil de nouvelles, *La héronnière*, constitué de cinq récits solidement organisés tous liés entre eux par le décor, qui est le même, et par les personnages, qui reviennent d'une nouvelle à l'autre. Originaire d'un petit village dominant le fjord du Saguenay, en face de la ville autrefois appelée Chicoutimi, Lise Tremblay situe ses

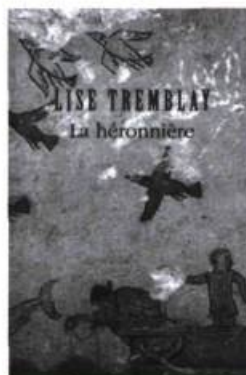
nouvelles dans un décor qui lui est familier, celui de l'arrière-pays, animé par des touristes et des visiteurs à la faveur de l'été et de la période de la chasse. Le reste du temps, le village, qui n'est jamais nommé mais qui ressemble à bien des villages, vit au ralenti pendant que les habitants s'épient l'un l'autre. Dans « La roulotte » et « La beauté de Jeanne Moreau », la nouvelliste brosse le portrait de deux femmes attirées par les étrangers et qui refusent ainsi de se conformer à l'ordre immuable et séculaire du petit village devenu au fil des ans « un lieu de villégiature pour riche professionnel en mal de tranquillité ». Toutes deux finissent par quitter leur mari et par s'enfuir à la ville l'une avec un chasseur, l'autre avec un membre de l'équipe technique venu à la héronnière pour tourner un documentaire. Quant à Élisabeth (« Élisabeth ment »), elle rompt son amitié avec une professeure de la ville et se contente, pour supporter son mari, de l'achat d'une auto neuve qu'elle peut conduire pour se libérer.

Lise Tremblay s'intéresse aux petits drames du quotidien. Dans la nouvelle éponyme, un ornithologue amateur est assassiné par le neveu du narrateur de « La roulotte ». D'ailleurs ce même jeune homme, en compagnie de com-

plices, a tué les oiseaux protégés de la héronnière qui fait la gloire du village, à la veille du Festival annuel des ornithologues, pour empêcher sa mère de quitter à son tour le village en compagnie de cet étranger. Le meurtrier n'est pas incommode, car, dans ce coin de pays, personne n'ose parler. Celle qui dénonce un acte barbare de braconnage, dans la nouvelle « La héronnière », est victime de réprimandes de la part de villageois qui encouragent le mensonge et les faux-fuyants. Toute vérité n'est pas bonne à dire. La méfiance est omniprésente et les étrangers dérangent la quiétude des villageois, peu enclins à la communication et à l'ouverture sur le monde.

Les nouvelles de *La héronnière* sont bien menées dans un style dépouillé, sobre, et sont empreintes de réalisme, caractéristique de toute l'œuvre de l'auteure, qui s'applique à recréer avec efficacité, dans les petits drames qu'elle évoque, la fragilité, la vulnérabilité des êtres qui mentent, qui refusent de se dévoiler, et la résignation des femmes condamnées, comme Élisabeth, au silence et à une existence médiocre à côté d'hommes souvent ennuyeux et ennuyants.

AURÉLIEN BOVIN



GILLES CYR

Érica je brise

Éditions de l'Hexagone, Montréal
2003, 142 pages

Bien étrange posture que celle de Gilles Cyr. On nous avait habitué à l'image d'un poète chercheur, debout parmi les phénomènes – ou accoudé à la fenêtre –, et voici qu'une telle figure tient moins le coup. Voici que ce qui lui avait longtemps résisté semble s'ouvrir devant lui. Voici le poète dans le monde, enfin, le voici dans le réel, au centre de quelque chose, agissant. « Mais que faire quand on y est ? », paraît demander Cyr. Que s'y passe-t-il au juste de si grand qui nous dépasse ? « Qu'est-ce qui emporte ° qu'est-ce qui est emporté », demande-t-il.

Qu'arrive-t-il lorsque le poète est enfin là, dans le réel ? Il est embarrassé, sans doute. Il doit se débrouiller comme il le peut. Soudain, la forêt n'est plus cette conférence grouillante, archaïque, mais une visite organisée, des gens qui parlent, quelqu'un qui écoute, qui s'arrange avec ce qu'il voit, ce qu'il entend, tout en étant ailleurs : « des spécialistes viennent ° surtout pour les fétuques // ils parlent entre leurs dents // je ne sais pas où aller ° pour voir les chênes blancs // pardon, c'est de quel côté ° les chênes dont on parle ? »

Dans cette sorte d'autodérision, dans cette ironie et cette attention naïve, le poète ne peut qu'être là, étrangement. Le voici devant l'impossibilité d'un véritable retrait sensible. Alors il encaisse. Il suit le peloton. Il cherche l'angle d'attaque. Parce que ce réel ne peut simplement être, en sa présence, toute la réalité : « Une butte naturelle dissimule à la vue // que cherchez-vous ? // naturelle enfin ° ce n'est pas sûr // même que c'est peu probable // montons dessus ° avec un escabeau // pas trop haut attention ! // s'il est instable ° que voyez-vous // chaque fois votre main // je prétends qu'elle montre ° un peu de réalité ».

VINCENT LAMBERT

ÉMILE NELLIGAN

Rêve d'artiste et autres poèmes

Les Herbes Rouges, Montréal
2003, 94 pages

Il faudra cesser de louer certaines entreprises de réédition qui ont cours depuis quelques années de ce côté-ci

du monde. Outre d'excellentes initiatives (Albert Lozeau, Jovette Bernier, Walt Whitman), la collection « Five o'clock » des Herbes Rouges ne semble pas concevoir que l'on puisse se passer de certaines rééditions. Par exemple, ce récent choix de poèmes qu'a fait Yolande Villemaire dans l'œuvre d'Émile Nelligan.

D'abord, devait-on faire une sélection alors que l'œuvre du poète (mis à part les écrits d'asile) n'excédait pas un volume ? Ce choix me semble procéder d'une élection dont la mémoire de Nelligan aurait bien pu se passer. Dans sa présentation, Villemaire nous apprend qu'« une théorie d'animaux » traverse les poèmes de Nelligan. Aussi retrouvera-t-on, entre autres, dans la section très justement intitulée « Animaux », les poèmes « Le tombeau de Charles Baudelaire », « Soir d'automne » et « Soir d'hiver » (il fallait bien le mettre quelque part, celui-là). Il est vrai qu'on y parle d'oiseaux de février et d'un cygne inspersé (ce qui ne met assurément pas en doute la remarque de Villemaire), mais on peut trouver cette association de poèmes quelque peu aléatoire. Comme s'il s'agissait de classer les poèmes selon leurs préoccupations – le mot est fort – thématiques. Comme s'il s'agissait, simplement, pour l'anthologiste, de défaire un certain ordre des poèmes pour en présenter un autre, et d'espérer que cela incite à de nouvelles lectures (dont l'œuvre de Nelligan, par ailleurs, aurait bien besoin).

VINCENT LAMBERT

GASTON MIRON

Poèmes épars

Édition préparée par MARIE-ANDRÉE
BEAUDET et PIERRE NEPVEU

Éditions de l'Hexagone, Montréal

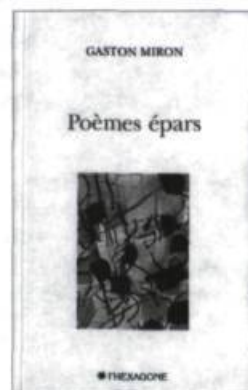
2003, 124 pages

Coll. « L'appel des mots »

Au printemps 2003, à l'occasion du cinquantième anniversaire des Éditions de l'Hexagone, on honorait de belle façon la mémoire du fondateur, Gaston Miron, en procédant au lancement de *Poèmes épars*, recueil de fragments et de poèmes, pour la plupart déjà publiés du vivant de l'auteur, avec quelques variantes, dans des revues ou des anthologies et qui pour différentes raisons n'ont pas rejoint le corpus de *L'homme rapaillé*. Ce dernier, en constante évolution au fil des rééditions (1981, 1993 et 1994 – l'édition initiale datant de 1970), s'est vu clore lors de

la mort du poète en 1996. Ainsi la dernière réédition, chez Typo, en 1998, indique qu'il s'agit là de la « version définitive », et cette simple note s'avère lourde de sens pour ceux qui fréquentent l'œuvre de Miron, marquant inéluctablement sa mort et l'achèvement de l'aventure de *L'homme rapaillé*, son « livre à venir ». On sait gré, par conséquent, à Marie-Andrée Beaudet et à Pierre Nepveu de nous offrir ces *Poèmes épars*, qui nous font voir que la poésie selon Miron est loin d'avoir dit son dernier mot, non pas parce que ces textes annoncent une manne d'autres poèmes inédits de Miron – à cet égard, Nepveu, dans sa présentation, se montre peu optimiste (quoiqu'il semble y avoir encore beaucoup de textes « de nature non poétique » dans le fonds d'archives) –, mais parce que ces quelques poèmes, comme ceux de *L'homme rapaillé*, par leur force évocatrice, nous rappellent que la poésie fraie avec l'éternité, se joue de la mort, et que les mots de Miron résonneront encore longtemps non seulement au Québec, mais aussi dans de plus en plus de pays, puisqu'on répertorie plusieurs traductions (anglais, espagnol, italien, portugais). Il est d'ailleurs dommage que la présente édition ne livre pas en bibliographie la liste de tous

les ouvrages pourtant cités dans les « Notes » (revues, documents audiovisuels, livres d'art, etc.) et qu'elle ne mentionne pas l'enregistrement réalisé par Nathalie Lessard et ses Têtes de contre, *Tout un chacun* (sur étiquette Terra Firma), puisqu'il comportait également des traductions originales, dont une réalisée par Julo Beaucarne, en wallon. Mais comme l'écrit Nepveu, le premier souci de ce volume est « de donner à lire les poèmes eux-mêmes, dans leur beauté et leur pouvoir d'invention, et selon un regroupement qui fait apparaître le poète de la maturité, sa force mais aussi sa cohérence, au-delà de l'apparent éparpillement ». Certes, ces poèmes, surtout ceux issus de la période 1947-1958, sont des « laissés-pour-compte » de *L'homme rapaillé*, mais cela ne signifie pas, comme l'écrit encore Nepveu, « qu'ils soient sans intérêt ni valeur poétique ». Au contraire, à leur lecture, on se trouve



à même d'apercevoir l'évolution du poète (voir ses premiers poèmes en alexandrins), le développement de ses thèmes de prédilection et, ce qui s'avère particulièrement émouvant, son travail de réécriture : d'une version à l'autre, certains vers ou groupes de vers se trouvent plus ou moins modifiés, élagués, enrichis, déplacés, recyclés, et on sent alors la constante et exigeante vigilance de Miron de même que l'humilité qui caractérisait son attitude envers la poésie. La très belle suite « Femme sans fin », constituée de douze poèmes qui introduisent en épigraphe les mots de Sandrine

Berthiaume, l'amoureuse du poète à cette époque, évoque « La marche à l'amour », tandis que d'autres poèmes se situent davantage dans la lignée du militantisme (« Retour à nulle part », « Les génocides », « Une génération ») ou du dense et douloureux questionnement existentiel (« Forger l'effroi », « Je m'appelle personne », « Répit », « Poème dans le goût ancien »). Il faut souligner la qualité des « Notes » produites en fin de volume, qui retracent le parcours de chaque texte, de même que l'excellente présentation de Pierre Nepveu, qui aide notamment à situer les quelques poë-

mes faisant référence à différentes villes européennes (Lisbonne, Rome, Lyon...), qui propose certaines interprétations s'avérant particulièrement éclairantes (voir entre autres les passages sur l'« Archaïque Miron », sur les « trous noirs » ou sur la suite « Femme sans fin »), qui motive les choix de la présente édition en s'appuyant sur sa connaissance de la poétique et de la poïétique de Miron, et bien plus encore. Un ouvrage précieux pour qui souhaite s'approcher intimement de l'œuvre de ce grand poète.

ISABELLE DUVAL

RÉCIT

ALINE APOSTOLSKA

L'homme de ma vie. Récit

Québec Amérique, Montréal

2003, 205 pages

Au début de l'année 2003 paraissait *L'homme de ma vie*, vingt-cinquième ouvrage de la journaliste et écrivaine Aline Apostolska. À mi-chemin entre l'autobiographie, la fiction et l'essai réflexif (les premières lignes abordent d'emblée cette question problématique : « Ne cherchez pas à savoir si c'est vrai. Ce matin je me suis décidée à vous l'écrire, c'est donc une histoire »), ce récit trouve sa trame autour des hommes qui ont marqué la vie de la narratrice, de Skopje à Montréal, en passant par Paris, Le Caire, New York... Plusieurs figures masculines sont évoquées : le père, le frère, le fils aîné, le

fils cadet, les amis, les amants, tous présentés individuellement à travers plusieurs anecdotes – parfois racoleuses, souvent tendres, toujours respectueuses –, qui deviennent prétextes à de longues réflexions sur l'écriture, sur la création, sur « l'unité de mesure d'une relation », sur la maternité, etc. L'auteure cite au passage plusieurs écrivains : Anne-Marie Alonzo, Marguerite Yourcenar, Normand

de Bellefeuille, pour ne nommer que ceux-là, dont les mots relancent ou appuient les pensées de la narratrice. À ainsi « traque[r] le regard masculin qui [l]'a faite femme », celle-ci parle inévitablement beaucoup d'elle-même, de ses souvenirs, des passages qu'elle a

franchis au cours de sa vie, des prises de conscience qu'elle a alors réalisées, et on a souvent l'impression d'être plus devant un journal intime qu'un récit. Mais si le lecteur peut trouver lassant à la longue d'être convoqué à ces introspections, parfois complaisantes ou convenues, dont l'originalité s'essouffle un peu au fil des pages, il serait néanmoins dommage de lire cette œuvre en restant un simple spectateur, à la limite du voyeurisme, tellement les sujets abordés s'avèrent d'intérêt universel. On se surprend, telle la narratrice, à vouloir refaire nous aussi notre parcours de vie, en identifiant ceux – et celles – qui nous ont influencés, en leur rendant hommage, par-delà les écueils inévitables des relations humaines, car « [l]es liens entravent autant qu'ils font vivre ».

Voilà un ouvrage courageux, qui ose poser plusieurs questions fondamentales relatives à l'origine, à l'exil, à la

liberté, à l'amour, à l'abandon, sans avoir l'agaçante prétention d'y apporter des réponses, mais plutôt en adoptant la position de celui qui cherche, s'interroge, demeure lucide malgré les difficultés, et, surtout, espérant. En revisitant ainsi son passé, réglant ses comptes à l'occasion, l'écrivaine prend appui sur ses propres expériences : il ressort de ce parcours une parole authentique et audacieuse avec laquelle il est intéressant, voire enrichissant, de cheminer au gré de ces 200 pages. Au terme de ce livre, une question, entre autres, demeure : à quel homme en particulier fait référence le titre ? Devons-nous chercher celui qui l'a marquée plus que les autres, ou n'est-ce pas plutôt que chacune des relations décrites a été vécue pleinement, chacun ayant été – étant toujours peut-être – « l'homme de sa vie » ?

ISABELLE DUVAL





RÉCIT

CLAUDE JASMIN

La petite patrie en images
Éditions du Lilas, Vallée-Jonction
2003, 160 pages

RENÉ JACOB

L'hiver à chaque soir
Éditions du Lilas, Vallée-Jonction
2003, 103 pages

Ce sont les deux dernières publications de cette jeune maison d'édition de la Beauce qui se spécialise dans le beau et l'exclusif. Écrire et publier relèvent, pour René Jacob, d'un travail d'artisan et d'artiste à la fois. Et prendre en main un livre des Éditions du Lilas, c'est d'abord éprouver le plaisir de saisir un bel objet, avant d'accéder au plaisir du texte.

Après *Le petit Clémence illustré* (poèmes et dessins de Clémence DesRochers) et *Le petit bonhomme rond qui avait des plumes à son chapeau melon* (conte et dessins de Roch Carrier), c'est au tour de Claude Jasmin de nous offrir pour « le plaisir des yeux », comme il nous l'annonce dans sa préface, *La petite patrie en images*. Qui savait que la « pente naturelle » de Jasmin l'aurait plutôt mené vers les arts plastiques ? Cela explique qu'après un « détour » prolongé de plusieurs décennies en écriture, il revienne à ses premières amours et décide de mettre en images le livre des récits de son enfance, *La petite patrie*, devenu un classique de la littérature québécoise popularisé par la télévision entre 1974 et 1976. « Aller au-delà des mots imprimés en 1972, faire voir les marchands ambulants de ma

ruelle : le « guenillou », le vendeur de glace, de frites, de gâteaux, et le gardien de la patinoire au marché... les cow-boys de dix ans-tueurs innocents, les cordes à linge, lampadaires et bornes-fontaines pour accrocher les cordes à danser. Le modeste décor dans Villerey-sublimé », commente Jasmin. Un vrai livre-cadeau qui fait resurgir dans l'esprit de ceux et celles qui ont connu cette époque des images de leur enfance, passée entre la cour de l'école, les rues du quartier, la patinoire et l'église.

Jacob, pour sa part, nous présente *L'hiver à chaque soir*, un recueil de récits illustrés par son amie Clémence DesRochers. Servant de complément à l'autre recueil, *Nos mères*, publié en 2001, ces récits de vie sont dédiés au père. Ils se présentent comme un écho aux textes que le père a laissés en héritage dans un cahier de 69 pages où il racontait sa vie. C'est un hommage émouvant à celui qui, pour

l'auteur, « avait toujours figuré [...] dans l'ombre de la mère omniprésente ». Les photos à partir desquelles sont réalisés les dessins de Clémence DesRochers ont été tirées de l'album de famille, et quelques extraits du journal du père ont été enchâssés dans les récits du narrateur, donnant au recueil toute sa signification. À lire pour les qualités indéniables de conteur de René Jacob, et aussi pour l'émotion.

ARLETTE PILOTE



ROMAN

JEAN BÉDARD

Comenius ou l'art sacré de l'éducation
J.-C. Lattès, Paris
2003, 326 pages

Identifié comme roman et présenté comme « l'histoire émouvante du philosophe tchèque Jan Amos Komensky, mieux connu sous le nom latin de Comenius (1592-1670), racontée par sa fille Elizabeth », *Comenius ou l'art sacré de l'éducation* intéressera tout autant les spécialistes et les vulgarisateurs de la didactique, pour qui Comenius fait figure de fondateur, que l'ensemble des édu-

cateurs et des enseignants en exercice ainsi que les étudiants des programmes de formation à l'enseignement et en éducation.

Bien qu'il débute en mai 1659 et qu'il porte essentiellement sur les dix dernières années de la vie de Comenius, le récit de sa fille comporte de nombreux retours en arrière qui permettent de bien comprendre le contexte et les enjeux de son engagement personnel et social comme pasteur de l'Église de l'Unité des Frères, une petite communauté paysanne et chrétienne de Moravie, qui subit les pressions aussi bien des populations catholiques que protestantes. Le lecteur entre ainsi progressivement dans le

tissu social et politique de l'époque, par le récit de la vie quotidienne de toute la famille dans ses pérégrinations européennes (Pologne, Angleterre, Suède, Hollande...).

Trois fois veuf, Comenius aura impliqué ses femmes et ses enfants, notamment le mari de sa fille Elizabeth, Ablonsky, dans son action éducative et dans ses luttes de toutes sortes, à commencer par son combat quotidien pour assurer la survie de sa famille. C'est donc à travers cet ensemble d'événements et de personnages histori-



ques (Descartes, Rembrandt...), marqué de combats et de fuites, que le lecteur est initié aux fondements et à l'évolution de la pensée de Comenius, dont l'influence se répandra dans toute l'Europe, notamment avec la *Grande Didactique* qui a été reconnue comme le « discours de la méthode » en pédagogie.

S'agit-il d'un roman didactique ? Certains lecteurs le regretteront sans doute, d'autant qu'un avant-propos précède le prologue et que l'ouvrage se termine par des notes biographiques suivies de suggestions bibliographiques. On se demandera probablement – avec raison, me semble-t-il – s'il était vraiment nécessaire qu'au moment d'entrer dans ce roman, le lecteur doive savoir que Comenius « mérite parfaitement le titre de *Galilée de l'éducation* que lui donne

Michelet » ou encore que cet « auteur d'une œuvre colossale [...] sera lu par Leibniz, Malebranche, Herder, Rousseau, Madame de Staël, Piaget, Jan Patočka et bien d'autres » (p. 11-12).

Quoi qu'il en soit, ne serait-ce que parce qu'il propose une orientation de l'éducation vers l'enseigné, donc vers l'apprentissage plutôt que vers l'enseignant et l'enseignement, ou encore vers « l'exercice responsable de la liberté individuelle et collective » (p. 11), ce livre se présente à la fois comme un bon roman historique et comme une excellente source de réflexion pour tout pédagogue. On peut penser que le Comenius de Jean Bédard mérite d'être aussi bien reçu que le fut, par exemple, sa biographie de Maître Eckhart en 1998.

JEAN-CLAUDE GAGNON

CHRISTINE BROUILLET

Indésirables

La courte échelle, Montréal

2003, 380 pages

Christine Brouillet revient à la charge avec un sixième roman mettant en scène la détective Maud Graham, personnage que l'auteure considère comme une copine. Encore une fois, Brouillet entoure sa détective préférée d'enfants – Grégoire, qui la suit depuis un certain temps, Maxime, un jeune étudiant qu'elle héberge, et Pascal Dumont, protagoniste malgré lui, qui reflète le mystère. Après *Le poison dans l'eau* (1989), *Le collectionneur* (1995), *C'est pour mieux t'aimer mon enfant* (1996), *Les fiancées de l'enfer* (1999) et *Soins intensifs* (2000), *Indésirables* fait intervenir Graham dans un

OOK CHUNG

L'expérience interdite

Boréal, Montréal

2003, 194 pages

Dans son nouveau roman, *L'expérience interdite*, Ook Chung crée à sa façon une des prisons du Piranèse, un endroit hallucinant, sans issue, avec une multitude de cages disposées en pyramide, toutes habitées par des écrivains en captivité. Leur geôlier (fou, bien entendu, mais habité par cette folie froide qui nous fait douter de notre raison) leur propose un contrat : en échange d'un habitat, de nourriture et de l'enlèvement d'un excès de bile, il leur donne l'occasion d'écrire des chefs-d'œuvre. La prison se trouve sur une île des Philippines. Il va de soi que le geôlier se transforme en tyran, qu'il y

aura une révolte, que le narrateur, enfermé dans une bouteille, sera sauvé et que personne ne croira à la monstrosité de son récit.

L'idée qui soutient ce roman est ingénieuse : comment un homme peut-il créer l'œuvre parfaite ? Après avoir perdu sa femme, pêcheuse de perles au large des côtes nipponnes, Bill Yearly, notre tyran, qui s'était adonné à la traite de bile d'ours, très prisée par les cultures orientales, émerveillé devant la perfection d'une perle, se substitue au créateur du monde qu'il veut déclasser par sa propre invention de la perfection. Semblables aux huîtres, des cages renferment des cerveaux à peine soutenus par des corps humains. Toute l'énergie de ces êtres est concentrée sur la création de textes, magnifiques, récoltés par Yearly qui les présente au monde comme les siens. En d'autres termes : c'est un hyper-éditeur qui s'attribue les travaux de son écurie...

La diversité des voix narratives, tantôt sur un mode linéaire, tantôt disparaissant, le ton détaché, voire froid, devant le monde littéraire devenu fou, les fréquentes incursions dans des domaines différents, quoique habilement reliés au sujet central (comme la culture des perles et le mythe entourant l'abominable homme des neiges, le Yeti), empêchent l'accès rapide au texte. Cependant, plus le lecteur avance, plus il découvre une structure hautement complexe dont les trames, même celles d'importance secondaire, sont suivies méthodiquement. Malgré les passages d'une ironie cinglante à l'endroit du

monde de l'édition – ironie bien placée, faut-il le dire, avec au centre la figure de l'écrivain-esclave –, c'est à peine s'il se dégage du roman l'atmosphère envoûtante de la science-fiction, sans doute à cause du calcul dans la structure, du froid que jettent les équations (le texte se lit souvent comme un problème mathématique) et des déductions logiques. La seule solution facile, nous la trouvons devant le problème de l'évasion des engagés : cherchez la femme, surtout si elle est plutôt une guenon, une créature dont le sexe est utilisé par les écrivains pour des besoins hygiéniques. Privée de la parole, c'est elle qui se vengera auprès de Yearly en le tuant (avec une cage qui lui tombe dessus, bien entendu) et qui ouvrira les prisons individuelles de cette voûte gigantesque.

Rédigé dans une langue sobre, dans un style bien plus proche de celui utilisé par des écrivains occidentaux (peut-on dire encore que Chung est un auteur allophone ?), la forme du texte et le sujet créent un effet d'étrangeté qui n'est pas sans rappeler ce que Kafka a produit dans sa nouvelle « Rapport pour une académie » et son singe qui expose sa condition (ou encore avec Joséphine, la souris qui chante). En fin de compte, malgré les tentatives de l'auteur de pratiquer la retenue, sa palette est surchargée, elle ne nous fait pas glisser le long de l'échine ces délicieux frissons qui devraient trouver leur écho dans notre tête qui lit ce texte à l'image de ceux qui le peuplent : sans émotion véritable.

HANS-JÜRGEN GREIF



récit qui, sans s'avérer aussi sombre et morbide que *Le collectionneur*, explore un thème qui paraît cher à l'auteure : les torts causés aux enfants.

Indésirables, c'est d'abord l'histoire d'Armand Marsolais, policier de Montréal transféré à Québec, qui souhaite se débarrasser de son épouse, Judith, qu'il trouve de plus en plus insupportable. C'est aussi celle de Pascal Dumont, jeune élève de la classe de Judith, que ses collègues traitent en bouc émissaire. Ce peut être aussi l'histoire de Betty Désilets, élève de la même école, qui vit mal sa peine d'amour. *Indésirables*, c'est finalement l'histoire de Maud Graham, qui cherche à trouver le coupable du meurtre de Mario Breton, comptable trouvé mort en pleine rue, à deux pas de sa voiture. En fait, le roman raconte comment Marsolais cherche à amadouer Betty Désilets, adolescente rebelle dont la peine d'amour est une bombe à retardement qui servira le policier véreux... si les choses se déroulent comme il le souhaite ! Ainsi l'assassinat de Mario Breton pourra aider Marsolais, qui espère qu'on reliera la mort éventuelle de sa femme à l'affaire Breton. De son côté, Betty manipulera à son tour le jeune Pascal Dumont, que la solitude et l'admiration pour tout ce qui touche de près ou de loin la sorcellerie et *Le seigneur des anneaux* rendent vulnérable – en fait, Pascal devient le candidat parfait pour exécuter Judith.

Le dernier-né de Brouillet est un roman qu'on lit avec intérêt, même si, dans le genre policier, il ne marquera pas l'histoire. Si *Le collectionneur*, qu'on a porté à l'écran, abordait le cas très noir des meurtres en série, *Indésirables* est surtout le récit des manigances d'Armand Marsolais et de Betty Désilets. La narration se présente à travers la perception d'un narrateur hétérodiégétique omniscient, comme en témoignent les nombreux passages appartenant au discours indirect libre, qui permettent au lecteur de comprendre les motifs de chacun des personnages. Fait étonnant – et qui fait s'interroger le lecteur –, certaines parties du texte, en italique, sont narrées par Pascal Dumont, le garçon solitaire que personne ne semble aimer, pas même Maxime, qu'il croyait son ami. Ces passages à la première personne laissent perplexe, en ce sens que nulle part il n'appert qu'il s'agit du journal personnel de Pascal, même si c'est pourtant l'impression qu'on nous donne.

Si d'autres romans de Brouillet (dont *Le collectionneur*) mettaient l'accent sur la recherche de pistes qui permettaient de retrouver le criminel, le but d'*Indésirables* semble tout autre. Le crime (le meurtre de Mario Breton) qui occupe Maud Graham et Armand Marsolais, son partenaire, reste irrésolu au moment où j'écris ces lignes. L'auteure met davantage l'accent, ici, sur l'abus dont sont victimes, chacun à sa manière, Betty Désilets et Pascal Dumont. D'ailleurs, s'il est une faille dans ce récit, c'est la présentation du caractère manipulateur d'Armand Marsolais, le policier adultère, qui pourrait certes en apprendre de Betty, laquelle semble nettement plus vile et dont l'esprit est plus tordu. Quoi qu'il en soit, la lecture vaut le détour, malgré l'irréalisme provoqué par le discours des enfants, qui s'expriment exagérément bien pour leur âge.

STEVE LAFLAMME

FERNAND DANSEREAU

Le cœur en cavale

Boréal, Montréal

2003, 152 pages

Le scénariste-réalisateur Fernand Dansereau (*Le parc des braves*) s'offre le plaisir d'un premier roman dans lequel on reconnaît son intérêt pour l'histoire du Québec aussi bien que son engagement dans la valorisation de notre passé. Son personnage principal, dans *Le cœur en cavale*, est une force de la nature : maquignon prospère de 58 ans, Damien Loranger décide de jouer sur le terrain des Anglais et avec leur aide, devient banquier, dans le Québec de 1907 où les curés freinent toute ambition chez les Canadiens français. Comme l'affirme le chanoine Chagnon dans le roman, « la mission de notre race, en Amérique, n'est pas de faire commerce ou industrie comme les protestants » (p. 104). Malgré cet avertissement, Damien, qui a l'amitié de nul autre que Wilfrid Laurier, a décidé de s'élever au rang des grands financiers ; tout le roman, d'ailleurs, semble n'avoir été construit que pour justifier son ambition. Ce Damien Loranger serait un « anti-Séraphin », au dire de l'auteur, qui n'a jamais apprécié que le mythique personnage de Grignon serve de caution morale à ceux qui croyaient que l'argent allait de pair avec le péché.

Malheureusement, Dansereau fait la preuve bien malgré lui qu'on ne s'im-

provise pas romancier, même quand on est un réalisateur de talent. Il manque, dans ce *Cœur en cavale*, une âme à des personnages trop simples, une âme que l'on devine sans jamais la voir. Même la mort tragique de sa petite Isabelle, épreuve difficile au terme de laquelle Damien sera plus résolu que jamais, n'est jamais intériorisée par le héros, alors que ce drame est au cœur du récit, dont la cavale n'est apparente que lorsque le maquignon monte sur son cheval préféré ! Peut-être y a-t-il là matière à scénario ; il y a même de quoi faire un bon roman. Mais Dansereau devra, s'il persiste à se vouloir romancier, aller au-delà de l'esquisse et trouver dans sa manière de quoi rendre crédibles les personnages qu'il veut faire vivre. En attendant, on pourra toujours revoir avec plaisir les films et les séries qui nous l'ont fait apprécier.

GILLES PERRON



CHRISTIANE DUCHESNE

L'île au piano

Boréal, Montréal

2003, 172 pages

Christiane Duchesne poursuit une œuvre qui l'inscrit d'emblée parmi les écrivains majeurs du Québec. Dès la parution d'*Anna les cahiers noirs* (1996), la manière de l'écrivaine, à la fois simple et raffinée, faite d'images fortes au service de la tendresse et de la beauté, était déjà là. *L'homme des silences* (1999) ajoutait à ces qualités la capacité de recréer, dans un univers clos, un climat d'étrangeté et de familiarité qui rend les personnages particulièrement attachants. *L'île au piano* réunit une fois de plus toutes les qualités de l'écriture fine de Duchesne dans une nouvelle histoire où la musique et la danse se confrontent aux éléments déchaînés.

Rose, en quête de ses racines, vient s'installer dans la maison de sa grand-mère (qu'elle n'a pas connue), dans un village sur la pointe d'une presqu'île. Au lendemain de son arrivée se lève une tempête qui



prend des proportions diluviennes. Ce climat accélère son intégration, alors qu'elle crée rapidement des liens avec les habitants de la pointe, en particulier avec l'enfant Emmanuel, le premier à l'accueillir à sa descente du taxi, et avec le docteur Lefebvre, un médecin sexagénaire qui vit encore le deuil de l'amour qu'il a éprouvé, adolescent, pour cette Adélie partie avec un marin islandais, et qu'il retrouve aujourd'hui dans les traits de sa petite-fille Rose. La tempête, à son terme, aura permis aux trois principaux protagonistes de mettre enfin derrière eux des souvenirs parfois aussi imprécis qu'angoissants.

L'île au piano est un très beau roman, auquel le résumé ci-dessus ne saurait rendre justice, puisque c'est l'écriture de Duchesne qui lui donne toute sa saveur. L'histoire racontée est celle, millénaire, des blessures d'amour : celles qui surviennent quand l'amour est à sens unique, mais aussi quand les parents sont absents, ou disparus. Mais avec Christiane Duchesne, on a l'impression de la lire pour la première fois.

GILLES PERRON

FRANÇOIS GRAVEL

Adieu, Betty Crocker

Québec Amérique, Montréal

2003, 168 pages

Coll. « Littérature d'Amérique »

François Gravel nous revient cet automne avec son onzième roman, *Adieu, Betty Crocker*, qui clôt en quelque sorte la trilogie amorcée par *Fillion et frères* (2000) et *Je ne comprends pas tout* (2002) puisqu'on y retrouve le personnage de Benoît Fillion, qui tente cette fois de mettre en mots toute la tendresse qu'il avait pour sa tante Arlette, décédée à 81 ans.

Adieu, Betty Crocker relate donc la petite histoire d'Arlette, tante adorée et adorable, qui savait chouchouter son entourage et particulièrement ses enfants, neveux et nièces, lesquels la surnommaient affectueusement Betty Crocker à cause de ses ta-

lents prononcés pour la confection de carrés de Rice Krispies ou de sandwichs sans croûte, mais aussi parce qu'elle était l'archétype de la ménagère idéale. Quand Benoît apprend le décès d'Arlette, il est profondément touché

par le départ de cette tante qu'il n'avait pas vue depuis vingt-cinq ans. Mû par un désir irréprouvable de mieux connaître cette femme, il revient sur les lieux de son enfance, revisite le fameux *split-level* d'Arlette situé à Beaurivage Gardens à Boucherville et interroge ses cousins, Sylvie et Daniel, qui lui révèlent le plus grand secret, le plus grand drame d'Arlette : son agoraphobie causée par une hypersensibilité aux bruits. Troublé, Benoît n'aura de cesse d'imaginer ce qu'a pu être la vie d'une femme emprisonnée dans sa cuisine pendant trente ans.



JÉSUS K.

Les misères de Banane

Lacontôt éditeur, Outremont

2003, 144 pages

Jésus K., à qui est attribué *Les misères de Banane*, est un auteur dont l'authenticité est pour le moins douteuse. En effet, celui que la quatrième de couverture présente comme un jeune écrivain méconnu de la fin du XVIII^e siècle semble cacher un auteur beaucoup moins ancien possédant un imaginaire débridé ainsi qu'un fort penchant pour l'écriture ludique.

Banane vit tristement dans une des cages du zoo municipal jusqu'au jour où M. Limebarro, gardien du parc, découvre qu'il est un être humain et non un gorille tel qu'il l'avait toujours cru. L'affaire fait rapidement scandale et Banane, qu'on taxe d'imposteur, doit répondre à des accusations « de violation, d'usurpation d'identité, de détournement de fonds et de fausse représentation » (p. 51) devant les tribunaux. Suit le déroulement rocambolesque du procès où défile sous les yeux du lecteur une pléthore de personnages hauts en couleur.

« Bienvenue, chers amis, au cirque des fous ! » (p. 82). La citation est fort

à propos pour décrire *Les misères de Banane*. Mettant en scène un monde complètement burlesque d'une exubérance folle, le roman, écrit dans une langue agréable, pousse l'absurde dans ses derniers retranchements, au risque de frôler l'exaspération du lecteur. *Les misères de Banane* s'apparentent à un délire narratif total sur fond de critique sociale et d'humour grinçant. D'abord rebutant par ces excès d'in vraisemblance, le roman gagne la sympathie du lecteur à partir du moment où celui-ci admet qu'il prend part à un jeu sans prétention aucune. Le narrateur le dit lui-même : « Je m'amuse à l'insu de tous et sans réelle ambition » (p. 71).

Outre un jeu sur les expressions toutes faites qui met en évidence le vide se profilant derrière les lieux communs, on dénote quelques originalités formelles (dont une incursion du genre dramatique) et une instance narrative omnisciente plutôt déroutante qui prend même la liberté de s'introduire dans le récit, question d'informer les personnages qu'ils sont irréels.

Divertissant et plutôt étrange, Jésus K. rend palpable le plaisir de l'écriture dans un texte juste assez long pour ne pas nous laisser le temps de nous en lasser.

CLAUDIA DUMONT

JEAN-FRANÇOIS LANSEIGNE

Orages

VLB éditeur, Montréal

2003, 144 pages

Coll. « Fictions »

Le premier roman de Jean-François Lanseigne, loin d'être frivole, explore plutôt la perte de l'innocence. L'auteur utilise l'écriture dans ce qui semble être souvent sa fonction principale : un exutoire pour exorciser ses angoisses et ses délires. À mi-chemin entre la fiction et l'autobiographie, le récit met en scène Carl, un garçon de 13 ans, confié à un centre d'accueil pour des raisons qui seront dévoilées en cours de lecture. Se trouvent ainsi développés parallèlement le présent et le passé du protagoniste, vers une résolution toutefois identique : la violence.

Dans un premier temps, Carl entreprend d'incendier un chalet, un peu par le hasard des choses. Il s'agit moins d'un geste de provocation que d'une action libératrice : « J'en ai plus qu'assez d'être un jeune aujourd'hui ! C'est terminé ! Je décroche, j'envoie tout paître parce

que je n'ai plus rien à foutre de rien » (p. 126). Puis, condamné à rester au centre d'accueil, il commet l'irréparable sous les moqueries incessantes des éducateurs et des délinquants. Aveuglé par la révolte, il assaille mortellement à coups de bâton de base-ball deux responsables de l'établissement.

On serait tenté de qualifier le personnage d'inadapté, mais l'écrivain suggère plutôt l'idée que les adultes imposent à l'adolescent leur vision des choses. Il s'installe donc entre eux une incompréhension fondamentale, alimentée par le refus des compromis, d'une part, et le manque de ressources de Carl, d'autre part. Heureusement, l'imagination de celui-ci le sauve momentanément. Ses jeux se peuplent de monstres à combattre et d'ennemis à tuer. La fêlure survient toutefois lorsque la frontière entre les deux mondes s'estompe et que les foudres mentales éclatent en véritable orage. Lanseigne privilégie un langage à l'image de ses personnages : brut, pénible, parfois lyrique.

VIVIANE ASSELIN

JEAN LEMIEUX

On finit toujours par payer

La courte échelle, Montréal

2003, 253 pages

Je me souviens avoir dit dans ces pages beaucoup de bien de *Lune rouge*, premier roman de Jean Lemieux, un omnipraticien qui a exercé sa profession pendant plusieurs années aux Îles-de-la-Madeleine. J'ai manqué son deuxième, *La marche du feu*, mais n'aurais pas voulu rater son troisième, *On finit toujours par payer*, un polar dont l'action se déroule justement aux Îles que le narrateur omniscient arpente de long en large, depuis Cap-aux-Meules jusqu'à Havre-aux-Maisons et à l'Île d'Entrée, en passant par l'Anse-à-la-Cabane, Havre-Aubert, le cap de l'Échourie et l'Étang-du-Nord.

Mi-octobre, « bien après l'exode des étudiants et le départ des touristes », les Madelinots sont frappés par une tragédie : Rosalie Richard, âgée de 19 ans, fille du maire de Havre-aux-Maisons, a disparu depuis quelques heures, après avoir quitté, vers deux heures du matin, le bar *La Caverne*. Le lendemain, on retrouve son cadavre dans un boisé, en bordure de la route qui mène à Cap-aux-Meules. Il n'en faut pas plus pour que le sergent Surprenant, aidé de son associée, Geneviève Savoie, récemment divorcée et pour laquelle il res-

sent un certain attrait, déclenche son enquête au cours de laquelle il se montre quelque peu insubordonné à l'égard de son supérieur Gingras, dont il ne supporte pas les manières et la suffisance. Gingras privilégie une piste que Surprenant, véritable Hercule Poirot, réfute à mesure qu'il accumule les preuves. Cette enquête, menée d'une main de maître par un homme sûr de lui et de ses moyens, débouche sur la résolution de deux autres meurtres maquillés jusque-là en suicides.

L'intrigue est palpitante. Le narrateur sait maintenir le suspense, comme il se doit dans un polar, et l'auteur connaît toutes les règles de ce genre de récit qu'il sait alimenter en semant le doute dans l'esprit du lecteur et en multipliant les interrogations et constatations des fins limiers qui relancent l'action. Tout cela est rehaussé par une écriture de grande qualité où jaillissent des réflexions sur l'amour, la vie, la mort, la maladie, les relations interpersonnelles... Les méthodes de Surprenant sont peut-être fort peu orthodoxes mais, en fin analyste, il a tôt fait de découvrir certains secrets des Madelinots, une communauté tissée serrée, qu'il connaît bien. Il résout les mystères avec un art certain propre à faire rougir Colombo ou Poirot, tant il se révèle efficace et perspicace.

Avec Chrystine Brouillet et quelques autres, Jean Lemieux, qui écrit aussi pour les jeunes – il signe la série « F. X. Bellavance » à La courte échelle –, est en voie de donner au genre policier québécois ses lettres de noblesse.

AURÉLIEN BOVIN



KAREN LEVINE

La valise d'Hana

Hurtubise HMH, Montréal

2003, 151 pages

La Deuxième Guerre mondiale a fait couler beaucoup d'encre et en fera assurément encore couler pendant longtemps. En effet, nul ne peut rester indifférent devant ce génocide à la fois incompréhensible et tragique. Largement reconnue dans le secteur radio-phonique pour ses nombreuses productions – notamment pour un documentaire sur les enfants de l'Holo-

causte –, Karen Levine est justement l'une de ces personnes qui cherchent à informer et à sensibiliser la population quant aux effets de cette horrible guerre. Premier roman de l'auteure, *La valise d'Hana* est basé sur un documentaire radio qui porte le même nom : *Hana's Suitcase*. Cette touchante histoire, illustrée de photos et de documents datant de cette période troublée, s'adresse principalement à un jeune lectorat et reflète bien l'intérêt marqué que Levine porte aux enfants victimes des atrocités du monde adulte.

Hana Brady est une jeune fille comme les autres. Elle va à l'école, fait du théâtre, pratique le piano ; bref, elle vit une enfance simple et heureuse auprès de sa famille à Nove Mesto, une ville charmante de la Tchécoslovaquie. En réalité, une seule chose différencie Hana et son frère Georges des autres enfants du quartier : leur famille est juive. S'ils n'avaient à l'époque encore jamais souffert de cette différence, il n'en demeure pas moins que « cette identité juive allait bientôt devenir l'élément le plus important de leur vie » (p. 20). 15 mars 1939 : les troupes nazies d'Hitler envahissent la Tchécoslovaquie, changeant définitivement le cours de la vie des Brady. Séparation, tristesse, isolement, peur, répression, violence, injustice, incompréhension, perte et douleur sont peu à peu devenus l'expérience quotidienne de la jeune Hana, qui affiche sans contredit un courage et une détermination exemplaires dans l'espoir de retrouver une famille unie.

C'est par l'intermédiaire d'une enquête que mène Fumiko, directrice du Centre de ressources pour l'étude de l'Holocauste à Tokyo, que Levine nous fait découvrir le triste destin d'Hana.

Ayant promis aux jeunes visiteurs du musée, avides de questions devant la valise de la jeune orpheline, de faire « l'impossible pour se renseigner sur la propriétaire » (p. 14), Fumiko cherche tant bien que mal à retracer le passé de cette petite fille. Malgré les nombreux obstacles, elle n'abandonne jamais son but et parvient, par sa détermination, à percer le mystère qui entourait Hana. Présenté dans une écriture simple et sans prétention, ce roman, qui repose sur une histoire vraie, se veut un témoignage aussi troublant que poignant sur la fragilité de la vie. C'est surtout une œuvre remplie d'espoir, un espoir de paix.

NANCY JOLICŒUR

COLUM MCCANN

Danseur

Belfond, Paris
2003, 369 pages

Il y a de ces artistes, aujourd'hui reconnus de tous comme de véritables légendes, qui ont réussi, à travers leur riche existence, à traduire tout un pan de l'Histoire universelle. Dans son troisième roman, l'auteur d'origine irlandaise Colum McCann se réapproprie l'une de ces figures marquantes de la seconde moitié du xx^e siècle, le danseur Rudolf Nouriev (1938-1993), afin de passer au crible le destin douloureux du peuple russe, mais aussi de toute la race humaine. Sans jamais faire dans la demi-mesure, McCann nous livre avec *Danseur* un roman d'une force inouïe, autant sur le plan de la forme que du contenu, où la vie du célèbre personnage nous est exposée dans toute sa splendeur et sa misère.

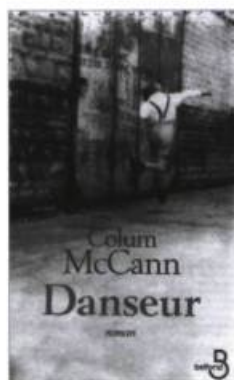
Dignes du *Voyage au bout de la nuit*, les premières pages du roman nous plongent, sans crier gare, dans l'affreux quotidien des soldats russes durant la Deuxième Guerre mondiale, guerre durant laquelle « l'ennemi se servait des cadavres gelés pour construire les routes, puisqu'il ne restait plus d'arbres... » (p. 18). Le petit Rudolf est témoin indirect de cette violence puisque, dès l'âge de 6 ans, il exécute une première prestation publique à l'hôpital d'Oufa, histoire de redonner un peu d'espoir aux soldats rescapés. Dès lors, nous réalisons que c'est à travers l'art de

la danse que le rapport à la violence s'accomplira chez Nouriev. Cette activité, si sobre mais pourtant si destructrice pour le corps, devient, au fil des années, synonyme d'exigence absolue. La dimension de cruauté telle que définie par Artaud incarne pour lui rien de moins que le constant appel au dépassement et à la perfection toujours hors d'atteinte.

Après ses études à l'école de danse de Leningrad, le jeune homme, gagnant chaque jour en arrogance et en désinvolture, trahit sa patrie lors d'une tournée à Paris en 1961. Se dresse alors, bien haut, le mur infranchissable qui isole l'Est de l'Ouest, qui sépare ce côté du monde où on le vomit, de l'autre où on l'acclame comme un dieu. Pour Nouriev, cet exil rime avec le début d'une vie d'excès, de débauches homosexuelles et de mondanité. Cependant, l'angoisse, que même ses pires fanfaronnades ne peuvent masquer, demeure présente. Seul « l'ange de la danse » est en mesure de le soustraire un tant soit peu de celle-ci, en lui rappelant que « la vraie beauté de l'existence est qu'elle peut, parfois, se montrer » (p. 80).

Il est impossible de passer sous silence l'audacieux enchevêtrement polyphonique qui est à la base de la narration de ce roman. C'est en grande partie sous le regard des personnes (fictives ou réelles) qui ont côtoyé Nouriev que le récit de sa vie nous est dévoilé. De l'infirmière qui a été témoin de sa première danse jusqu'au grand Andy Warhol, en passant par la sœur et la domestique du danseur, tout le monde a une partie de son existence à dévoiler en évoquant Nouriev. Mais, la construction narrative du roman prend tout son sens au moment où cette multitude de voix permet au lecteur de constater qu'au-delà des barrières idéologiques et des réalités économiques l'homme partage un sort commun, un destin voué à la souffrance et à la solitude. *Danseur* est un roman lourd, certes, mais agréablement d'une écriture hautement diversifiée qui a l'heur de susciter un réel plaisir. Ne serait-ce que pour apprivoiser la beauté (marginale) des personnages, la lecture de ce livre en vaut le coup.

JULIEN DESROCHERS





YANN MARTEL
L'histoire de Pi
 XYZ éditeur, Montréal
 2003, 333 pages

On a déjà beaucoup parlé de *L'histoire de Pi*, le roman de Yann Martel, ce Québécois « francophone [qui] écrit en anglais » (quatrième de couverture). Paru dans sa version originale il y a déjà deux ans, *Life of Pi* a remporté depuis plusieurs prix, dont le Man Booker Prize. Et avant de nous parvenir en français, il aurait déjà été traduit dans une trentaine de langues ! Mais l'attente en

aura valu la peine : c'est un roman étonnant, qui traduit d'une manière fort originale le grand désir de vivre de l'être humain.

Pi, c'est Piscine Molitor Patel, un Indien de Pondichéry dont le père est propriétaire d'un zoo. Ce qu'il a de particulier – outre son prénom, dont on comprend facilement pourquoi il l'a raccourci –, c'est la manière toute personnelle avec laquelle il a, dès l'âge de 14 ans, consolidé sa foi : il pratique avec la même ferveur le catholicisme, l'hindouisme et l'islam. La première partie du roman (« Toronto et Pondichéry »)

nous présente Pi, avant et après son incroyable aventure racontée dans une seconde partie, la plus longue, intitulée « L'océan Pacifique ». Pi a 16 ans quand, avec ses parents et son frère, il prend la mer pour émigrer vers le Canada. Durant la traversée, le bateau fait naufrage et Pi, seul survivant, passera 227 jours sur une chaloupe de sauvetage, en compagnie de plusieurs animaux, dont un tigre du Bengale à qui il affirme devoir la vie ! Le roman se transforme alors en un récit de survie, l'expression même de la pulsion humaine qui nous pousse à vouloir vivre même dans les circonstances les plus désespérées. C'est dans cette deuxième partie que le roman devient passionnant, alors que Martel réussit à nous étonner, à nous émouvoir, à nous faire croire à l'impensable. Au terme de son voyage, alors qu'il en fait le récit à deux enquêteurs japonais venus le rencontrer dans l'espoir de connaître les causes du naufrage, ceux-ci refusent d'accorder foi à son histoire : ce qui ramène à l'avant-plan la question spirituelle évoquée au début du roman. La foi, plus qu'une simple adhésion à un ensemble de dogmes, est surtout une question narrative : il faut croire que les choses racontées par les livres sacrés sont arrivées.

GILLES PERRON



MONIQUE PARISEAU
La fiancée du vent
L'histoire de la Corrivaux, née en Nouvelle-France et pendue sous le Régime anglais
 Libre Expression, Outremont
 2003, 395 pages

Qui ne connaît pas la légende de la Corrivaux, cette femme qui assassina sept maris en leur versant du plomb fondu dans l'oreille et qui s'accrochait aux passants depuis sa cage pour aller fêter le sabbat sur l'île d'Orléans ? Le folklore québécois nous a transmis l'histoire d'une sorcière. Monique Pariseau redonne son prénom à la Corrivaux, Marie-Josephte.

Dans ce roman historique, on apprend que la fille de Joseph Corrivaux, femme libre avant son temps, amou-

reuse des grands vents du large, faisait déjà jaser dans le village de Saint-Vallier, sur la rive sud de Québec, bien avant la mort de son premier mari. Les habitants voyaient d'un mauvais œil qu'une femme aussi revêche que Marie-Josephte n'ait pas peur de voir la fin du monde arriver à la simple vue d'une comète. Ils n'appréciaient pas qu'une mère de trois enfants aime danser à perdre haleine dans les veillées. C'est donc avec encore plus d'appréhension qu'ils ont considéré Marie-Josephte lorsque Charles Bouchard, son premier mari, est mort des fièvres putrides et a été enterré un peu trop rapidement à leur goût, et lorsqu'elle s'est remariée plus vite que ne le permettaient les convenances du deuil. Les orageuses colères de Louis Dodier, second époux, à l'endroit de Marie-Josephte, qu'il pré-

tendait pouvoir dompter, et de quiconque défiait son autorité, ont mené à un meurtre. Les conséquences, connues de tous, auraient pu être différentes si le gouverneur Murray n'avait voulu faire un exemple, si les jurés du tribunal militaire avaient parlé français, si un prêtre fascif n'avait pas été parjure, si un père n'avait pas craint la damnation éternelle.

De l'apparition d'un astre chevelu traversant le ciel au-dessus de l'île d'Orléans jusqu'à la pendaison de Marie-Josephte, l'auteure peint un tableau de la Nouvelle-France convaincant, documenté et détaillé. Les habitants y vivent au gré des saisons, leur vie se calquant



et se rythmant sur le travail de la terre, sur les marées du fleuve Saint-Laurent, qui les nourrit et les effraie. L'arrivée des vaisseaux anglais à l'embouchure du fleuve, notamment, et la description de la guerre de Conquête, représentent l'un des moments puissants d'un livre qui étonne d'une couverture à l'autre, d'un ouvrage où la fiction se met au service de l'histoire pour rétablir la vérité sur le premier procès du Régime anglais. On peut s'étonner de la graphie du nom avec un x d'autant que tous les autres textes le donnent sans x.

ESTHER OUELLET

JUSTINE SAINT-LAURENT*Chantage N° 5*Éditions Flammarion, Paris
2003, 316 pages

Vous êtes peut-être, tout comme moi avant la lecture de *Chantage N° 5*, peu familier avec Justine Saint-Laurent. Normal, car c'est son premier roman. Mais si vous êtes fidèle lectrice ou lecteur de la revue *Châtelaine*, sans doute êtes-vous familier avec Anne Gardon, une journaliste culinaire. Sachez donc que c'est elle qui se cache, allez savoir pourquoi, sous le pseudonyme de Justice Saint-Laurent.

L'organisation des Francs-Juges a été créée par cinq femmes, qui sillonnent les couloirs du palais de justice assoiffées de vengeance envers des hommes qui n'accordent toujours pas aux femmes le respect qu'elles méritent. Eh oui, en 2003, il y en a encore qui croient au sexe faible ! Ces femmes s'amuse à kidnapper juges et avocats qui ont défendu des causes, à leurs yeux, indéfendables. Elles les font souffrir un peu et les relâchent, sans toutefois oublier de leur demander une rançon. Leurs plans sont toujours bien structurés, leurs crimes, bien camouflés. C'était toutefois sans prévoir l'entrée en scène

CLAIRE PONTBRIAND*Aurélié*Les Intouchables, Montréal
2003, 413 pages

Avec déjà quatre romans à son actif, Claire Pontbriand, à qui l'on doit entre autres *Poignées d'amour* et *Un soir de juin*, donne le coup d'envoi à son projet de saga familiale en signant un premier volet intitulé *Aurélié*. Dès les premiers contacts avec ce roman, une impression de déjà vu s'installe et force est de se demander si les Intouchables ne seraient pas à la recherche de leur propre pendant du « Goût du bonheur ». Quoi qu'il en soit, disons d'entrée de jeu que le livre de Pontbriand, en appliquant *in extenso* une recette qui a fait ses preuves depuis longtemps, saura plaire aux (nombreux) amateurs du genre. Pour les autres, n'hésitons pas à affirmer que les 413 pages d'*Aurélié* risquent fortement de les laisser impassibles.

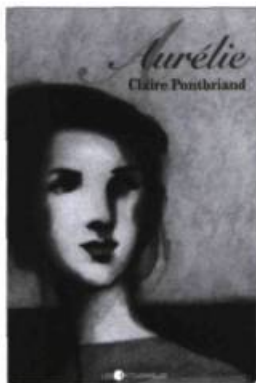
Nous sommes en 1998. Après le décès de sa fille et de son petit-fils, Aurélié, dernière représentante de la dynastie des Savard, se retrouve seule dans le grand manoir familial où elle a jadis connu le bonheur.

Ne lui restant que cette fastueuse demeure pour témoigner de sa vie passée, la dame se résout à engager une photographe, Lorraine, en espérant qu'elle sera en mesure de capter sur pellicule l'âme de ce château et de ses anciens occupants. Mue par un désir de « se libérer avant de sombrer dans l'oubli » (p. 86), Aurélié ne tarde pas à faire de cette femme mystérieuse une

sérieuse confidente. C'est donc autour de ce prétexte, plutôt boiteux il faut le dire, que s'amorce un retour en arrière qui permet au lecteur de suivre la fouguese ascension du clan Savard, une famille de Sorel qui a fait fortune dans le milieu de l'industrie navale et de la fabrication de canons. Le récit s'ouvre sur le début de la Première Guerre mondiale pour se refermer dès la fin de la suivante. Il nous apprend qu'Aurélié, née en 1922, a joué un rôle considérable dans le développement de l'empire fondé par son père Edmond et son oncle Jules, deux hommes ambitieux qui ne reculèrent devant rien pour tenter de redorer le blason de l'économie soreloise. C'est en voulant « prouver à sa mère qu'elle pouvait réussir en faisant autre chose qu'un beau mariage » (p. 175) que l'opiniâtre protagoniste s'entête à s'immiscer dans l'entreprise, parvenant à convaincre son père de l'amener jusqu'en France et en Angleterre afin de participer aux développements de relations influentes et à l'acquisition de contrats essentiels à la survie de Sorel Industries. S'ajoute à tout cela, bien entendu, une intrigue amoureuse (et interdite !) avec Laurent Dumontel, un ingénieur français qu'Aurélié rencontre lors de son expédition au Creusot, voyage durant lequel les Savard réussissent par ailleurs à courtiser le grand investisseur Snyder, tentant de le persuader d'injecter la somme de dix millions dans leur entreprise. Mentionnons aussi qu'entre les chapitres de ce récit se glissent quelques pages où, de retour en 1998, l'on apprend, sans surprise, qu'un certain lien pourrait unir cette chère Aurélié à la photographe Lorraine ; un filon qui sera assurément développé dans le second volet...

Tout à la fois romance, drame historique et roman d'apprentissage, ce livre de Pontbriand, comme toute saga qui se respecte, réussit à imbriquer, à l'intérieur d'une réalité existante, une large part de fiction. Cependant, un problème de cohabitation s'impose. Même s'ils traversent les deux guerres mondiales et la grande crise des années 1930, même s'ils évoluent dans un contexte concret, les personnages semblent faux et paraissent même parfois progresser hors du monde et loin de ses multiples embûches. Voilà qui est dommage puisque le roman renferme de nombreux clins d'œil historiques intéressants et bien fouillés, telle la description de la venue du dirigeable britannique R-100 sur le territoire canadien, mais qui sont toutefois inaptes à être mis à la contribution d'une intrigue captivante et à l'élaboration d'une galerie de personnages sincères et authentiques. Faute de profondeur, ne reste donc, pour apprécier ce roman, qu'à le « lire avec le cœur », tout comme nous le propose la quatrième de couverture.

JULIEN DESROCHERS



de Nick Carrera, un ancien policier devenu poseur de systèmes d'alarme, qui arrondit ses fins de mois en se transformant en détective privé.

Pour une fois que Nick a un contrat intéressant, pas question de laisser tomber cette histoire à la première embûche. Celui qui deviendra vite le héros, avec son flair de chien de chasse, ne tarde pas à trouver une piste, sans cependant s'imaginer que sa nouvelle copine, Maxine, une photographe en grand questionnement qu'il a rencontrée grâce à son ancienne flamme, Ariane, est peut-être impliquée dans ce dossier dont les ramifications s'étendent encore plus loin que prévu. Nick se rend rapidement compte que les Francs-Juges sont bien organisées et qu'il n'a pas affaire à des amateurs.

La romancière réussit à susciter l'intérêt jusqu'à la fin en nous menant là où elle le veut bien, mais le lecteur n'est pas cramponné à son siège durant toute l'aventure, car des longueurs le dérangent et de petites choses l'agacent pratiquement tout au long de l'histoire. On remarque aussi abondance de clichés. Inutile de préciser que Nick Carrera est un bel Italien irrésistible (quel Italien ne l'est pas ?), au corps d'Adonis, qui a raté son mariage parce qu'il travaillait trop.

Son ancienne flamme Ariane était, bien sûr, une déesse au corps coupé au couteau et Maxine n'a rien à lui envier. Elle est, de plus, disposée à faire l'amour avec quiconque, même avec un adolescent de 16 ou 17 ans. Quoi de mieux qu'une femme d'expérience pour ses premières prouesses sexuelles ! Pour les personnages ordinaires, comme vous et moi, on repassera. Quant à la communication, on peut aussi oublier ça.

Le dénouement reste bien ficelé parce qu'Anne Gardon ou Justine Saint-Laurent, c'est selon, excelle dans la façon de nous faire croire qu'un tel est coupable et qu'un autre ne l'est pas, alors que l'inverse pourrait être tout aussi vrai. On est quand même loin du journalisme culinaire. On verra si la journaliste saura nous surprendre avec sa deuxième recette !

MARC-ANDRÉ BOIVIN

AMÉLIE NOTHOMB

Antéchrista

Albin Michel, Paris

2003, 160 pages

Les saisons se suivent et se ressemblent dans le cas d'Amélie Nothomb qui lance son douzième roman en douze ans. D'entrée de jeu, je dois dire que je suis une fan de Nothomb. Mais si j'exprimais déjà des réticences quant à *Robert des noms propres*, son roman précédent, je me vois forcée d'admettre que son tout dernier, *Antéchrista*, ne passe pas la rampe.

Antéchrista raconte l'histoire de Blanche Hast (lire *blanc chaste*), une jeune adolescente de 16 ans, renfermée et peu sûre d'elle, qui pourrait bien être l'*alter ego* de Nothomb adolescente. Habitue à passer inaperçue, Blanche sera troublée par l'attention soudaine que lui porte une copine d'université, Christa Bildung. Elles deviennent amies, bien que leurs personnalités soient nettement antithétiques : alors que Blanche est polie, réservée et respectueuse des autres, Christa s'avère effrontée, séductrice et manipulatrice. Blanche se plie d'abord au rapport de force institué par sa seule et unique amie, mais bientôt elle doute des bonnes intentions de cette dernière, notamment quand elle voit Christa mener avec art une opération charme auprès de ses propres parents. Se voyant réduite à n'être que le faire-valoir de Christa, Blanche voudra mettre au jour sa duplicité.

La thématique d'*Antéchrista* rejoint des sentiers déjà explorés par Nothomb : la méchanceté de Christa évoque l'Ennemi présent dans presque tous ses romans ; le rôle de repoussoir que joue Blanche auprès de Christa rappelle l'extraordinaire mannequin d'*Attention* ; la totale soumission de Blanche fait écho à celle de la narratrice de *Stupeur et tremblements* ; les Hast, par leur respect exagéré des règles de politesse, rappellent les Hazel des *Catilinaires*. Certes, on reconnaît facilement la thématique nothombienne, mais on cherche en vain la finesse d'écriture, la richesse de vocabulaire, le ton juste et mordant qui ont fait la renommée de l'auteure.

Le fait est qu'*Antéchrista* manque cruellement de maturité et de vraisemblance. Les personnages des parents de Blanche, par leur naïveté, leur mollesse et leur absence totale de psychologie, agacent particulièrement. Ils acceptent tout d'abord de loger gratuitement Christa dans la chambre de

Blanche, ne laissant à cette dernière que « le tiroir des chaussettes » pour ranger ses affaires et lui réservant « le lit pliant, qui était désormais celui où [elle avait] encore le droit de dormir » (p. 115). Quand Christa manque un cours à l'université, les parents de Blanche croient aussitôt à un accident ou à un enlèvement (p. 51). Lorsque Christa, fâchée de constater que Blanche a eu une meilleure note qu'elle à un examen, quitte la maison des Hast pour toute la durée des vacances de Noël, le père de Blanche évoque la « jeune fille admirable » avec « les larmes aux yeux » (p. 106). Enfin, quand ils s'aperçoivent que Christa extorquait de l'argent à son père en prétextant que les Hast exigeaient d'elle une somme énorme pour le loyer, les Hast croient encore qu'il « n'est pas impossible que Christa consacre cet argent à une association caritative » (p. 135). C'est inévitable, le lecteur décroche en cours de route. Il est difficile de pardonner un tel manque de rigueur chez une auteure aussi célébrée. Vivement que Nothomb retourne à ses devoirs. On ne voudrait pas croire que la source est tarie.

CHANTALE GINGRAS



LYDIE SALVAYRE

Passage à l'ennemie

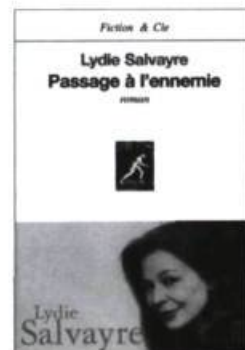
Seuil, Paris

2003, 199 pages

Coll. « Fiction et Cie »

Après entre autres *La conférence de Cintegabelle*, *Les belles âmes* et *La compagnie des spectres* (Prix Novembre en 1997), Lydie Salvayre, romancière et pédopsychiatre auprès des adolescents en banlieue de Paris, nous revient avec *Passage à l'ennemie*, un roman mordant portant sur un phénomène social actuel : la répression policière devant la hausse de la toxicomanie chez les délinquants.

Nous découvrons l'action de *Passage à l'ennemie* par la voix de l'inflexible agent des Renseignements généraux, l'inspecteur Arjona, en mission d'infiltration auprès d'une bande de jeunes toxicomanes afin de mesurer leur impact dans la cité parisienne. Le lecteur



assiste, au fil des rapports rédigés par le « soussigné », à la métamorphose de ce dernier. Le « loyal et dévoué serviteur de la Police » (p. 13), une fois plongé dans le monde délinquant et ses vapeurs de haschich, s'attache progressivement à cette « racaille » (p. 12) — notamment à la charmante et silencieuse Dulcinée. Son expérience en tant que membre du groupe lui permet non seulement de mieux comprendre la situation de ces adolescents,

victimes en fait de violence et d'abus de toutes sortes, mais également de constater les dégâts que causent les pratiques répressives de ses collègues policiers qu'il trouve de plus en plus « ignominieux » (p. 195).

Sur un ton ironique qui sait nous fait sourire à plusieurs reprises, Salvayre, avec son style concis et dense, ses phrases simples mais combien percutantes, dépeint un mal social avec justesse et réalisme. Classique, cette conversion

de l'homme intransigeant qui devient soudainement sensible à la cause de ses « ennemis » ? Peut-être, mais l'auteure parvient à insuffler à Arjona une humanité touchante et nous propose, par l'entremise de l'introspection du narrateur, une réflexion intéressante sur la façon d'intervenir auprès des jeunes toxicomanes. Voilà un roman vrai qui, malheureusement, reflète trop bien la réalité d'aujourd'hui.

MARIE-FRANCE VIEL

THÉÂTRE

ALEXIS MARTIN

Bureaux

Boréal, Montréal
2003, 153 pages

La notion de transcendance est-elle encore présente dans notre société ? Le message de *Bureau*, la dernière pièce d'Alexis Martin, peut se résumer en cette phrase : l'être humain, malgré la modernité urbaine, demeure un animal religieux. On y découvre une faune des plus hétéroclites : le neveu d'un rabbin porté disparu, des jeunes en quête de

frissons spirituels à travers des actes sacrilèges, un monseigneur qui voit dans le condon un aboutissement spirituel, un jeune prêtre, un docteur en neurologie qui teste de nouveaux traitements sur ses patients, le propriétaire d'un centre commercial qui tente d'amalgamer service à la clientèle et messianisme.

Une même question taraude tous ces êtres : quelles sont les nouvelles

voies qui mènent au sacré dans la société contemporaine ? Cette quête spirituelle prend plusieurs formes : expériences érotiques et nouvelles théories qui fusionnent la société de consommation et le credo religieux. Cette approche du fait religieux s'apparente à la pensée de Georges Bataille, écrivain dont l'œuvre présente la symbiose entre le sacré et la débauche. D'ailleurs, cette pièce fait référence à la création de Bataille : la secte des batailliens agit selon la philosophie de l'écrivain d'*Histoire de l'œil*.

L'un des grands mérites de cette pièce est sa vision originale sur l'état de la spiritualité en Occident. Au Québec,

il est rare que les écrivains contemporains abordent la spiritualité, le sacré semblant être un tabou. Martin dénonce, avec une ironie jubilatoire, les illusions créées par le dogmatisme religieux et la société de consommation. Cette pièce s'écarte d'une certaine tradition nord-américaine du théâtre où les conflits familiaux sont à la base du drame : il suffit de penser à la représentation de la famille dans les pièces de Michel Tremblay et de Tennessee Williams.

Il est dommage que la verve ironique s'essouffle vers la moitié de la pièce. Le désespoir métaphysique devient moins aigu et la transgression des tabous s'étiole. La finale ne rend pas justice à un début fort prometteur. Si l'intensité dramatique s'était prolongée, cette création aurait pu ressembler à une cérémonie païenne digne des visions d'Antonin Artaud. Au lieu de cela, nous avons droit à un constat désabusé sur la misère spirituelle de l'Occident.

Reconnaissons à Alexis Martin l'audace de s'aventurer dans les dédales du sacré, dédales qui effraient plusieurs écrivains contemporains. Le *xx^e* siècle a été le siècle de la libération du corps. *Bureaux* laisse entendre que le *xxi^e* siècle devrait être celui de la libération de l'âme.

SACHA POITRAS

LOUISE BOMBARDIER

Pension vaudou

Lanctôt éditeur, Montréal
2003, 96 pages
Coll. « Théâtre »

Créée à l'Espace libre à Montréal en 2000, *Pension vaudou* a obtenu d'élogieuses critiques. Le journal *Le Devoir* souligne notamment l'audace du texte, qui aurait fait rougir l'inventeur de la psychanalyse. Il faut avouer que l'ab-

surdité, la déviance et la décadence mises à l'honneur dans la pièce de théâtre déstabilisent le spectateur ou le lecteur non averti. À la pudeur et à la morale se substituent des fantasmes sexuels et de cruelles obsessions. D'où la raison pour laquelle l'auteure, qui se consacre généralement au théâtre jeunesse, cible ici un public adulte.

Ainsi que l'indique le titre, l'œuvre prend place dans la pension du Hurlleur, un hermaphrodite au franglais pervers. Il introduit, dans des séquences saccadées coupées de blancs cinématographiques, les êtres marginaux habitant sa demeure : la Femme-Cheval, qui hennit sa double nature ; Fanny Geste, jeune prodige du piano qui se lie d'amitié avec la peau d'ours qui trône au salon ; Myriam, dont l'enfant en mutation deviendra l'amant de Lili, âgée de 40 ans ; Tania Faber, vierge jalousement séquestrée par son père, qu'elle assassinera par l'intermédiaire d'un mannequin vaudou ; Gunther et Angie, deux marionnettes simples d'esprit coupables du meurtre de leur oncle Jessie. Les personnages se prêtent à un dialogue libre et sans contrainte, refusant toute idée de censure ou de honte.

Cette fresque carnavalesque sustenterait sans doute les adeptes de la psychocritique. Il faut avouer que le délire auquel se livre la dramaturge — entraînant, conséquemment, le lecteur à sa suite — encourage les interprétations. La clé de lecture réside dans l'abandon des lieux communs, car seule la participation de l'inconscient est requise. Dans la mesure où l'on accepte la lubricité du style et l'extravagance du ton, le plaisir devient assuré. L'invitation est lancée : « Approchez, approchez, ladies and gentlemen, entrez, entrez, mesdames et messieurs, come, come in, soyez pas gênés ! » (p. 11).

VIVIANE ASSELIN

